N° 233
30 JUIN 1938
1 fr. 50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages
PARAIT LE JEUDI

regards

La ceinture sans or

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

des FONCTIONNAIRES

Par Claude MARTIAL

Dans ce numéro commence **Le Moulin du Frau**

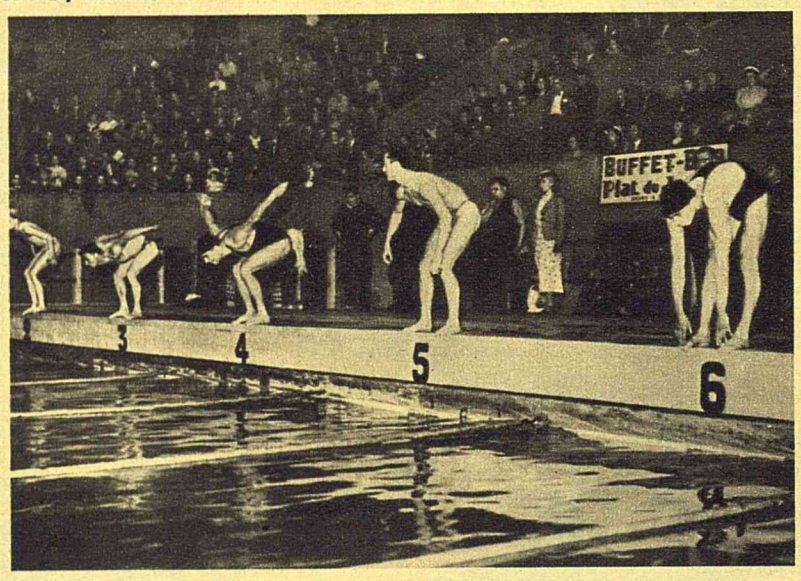
le beau roman d'Eugène LE ROY

© Archivos Estatales, mecd.es

REGARDS SUR

Le 11 septembre dernier, des bombes détruisaient deux immeubles du quartier de l'Etoile, à Paris, l'un rue Boissière, l'autre rue de Presbourg. Ce dernier attentat (photo de droite), coûtait la vie à deux agents de police, Legnier et Truchet. Les bombes avaient été fabriquées, réglées et déposées par des CAGOULARDS du C. S. A. R., aujourd'hui connus. Le 26 janvier 1938, 14 Français étaient tués à Villejuif par l'explosion de grenades provenant d'un dépôt du C. S. A. R. Deux forfaits dans une longue chaine de crimes à l'actif des membres de la sinistre Cagoule. Lors des obsèques des victimes de Villejuif, M. Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur, que l'on voit sur la photo de gauche présentant ses condoléances au père d'un des tués, déclarait : « Il faut en finir ! Les criminels seront démasqués et châtiés. Ils ont donné la mesure de leur malfaisance. C'en est assez ! Il appartient au gouvernement de prendre les mesures nécessaires. Il n'y faillira pas ». Le 24 juin 1938, cinq mois après, le général factieux Duseigneur, un des chefs de la Cagoule, est remis en liberté, 53 de ces bandits ont été libérés depuis 6 mois, parmi lesquels le duc Pozzo di Borgo, 35 seulement restent en prison. Voilà les « mesures nécessaires » prises par le gouvernement. Les morts de Villejuif et de l'Etoile ? « N'en parlons plus. » Le peuple fera entendre sa voix. Déjà, monte de partout, la colère contre ce véritable crime contre la République qu'est la libération des Cagoulards. « En prison les assassins ! en prison les cagoulards. » On ne brisera pas la volonté du peuple. Et c'est juste au moment où Duseigneur est libéré que l'on renvoie en correctionnelle notre ami Jacques Roumain et le gérant de « Regards », pour avoir dénoncé le massacre de milliers de travailleurs haïtiens. Vivement le souffle républicain sur la magistrature !

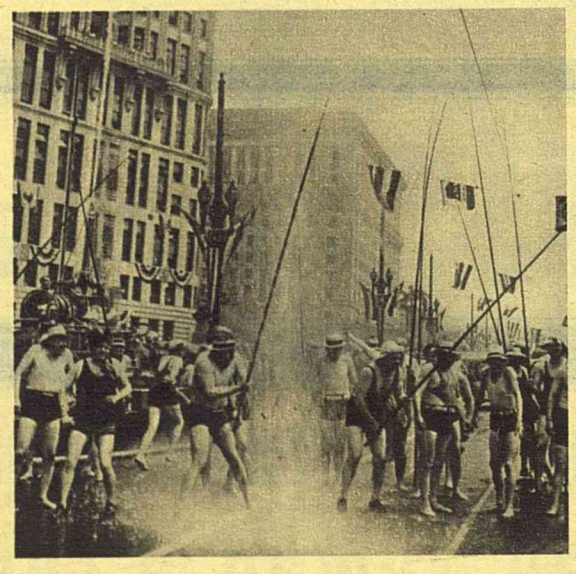
Samedi dernier la F. S. G. T. organisait au Stade Nautique des Tourelles une grande réunion internationale avec la participation des champions soviétiques Boïtchenko et Alechima. L'extraordinaire brasseur Boïtchenko gagna le 50 m. brasse en 31' 2/5, le 200 m. brasse en 2' 46". Après le 50 m. brasse « papillon » voici Boïtchenko le vainqueur (31' 2/5) et David (F. S. G. T.), second (33' 2/5).



Le départ du 200 m. brasse, Boïtchenko est sur la ligne 4, David (N° 3) fournira une très jolie course derrière le grand champion.

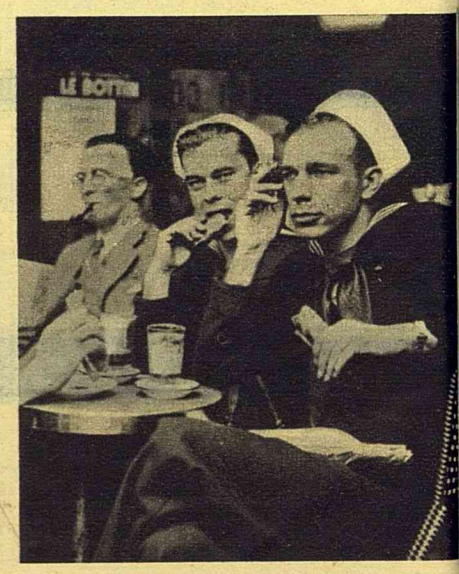
La comtesse de Strathmore, mère de la Reine Elisabeth d'Angleterre, vient de mourir à l'âge de 76 ans. Le voyage des souverains anglais en France s'est trouvé retardé par ce deuil, et a été remis au 19 juillet sur la proposition du président de la République.

L'arrivée de « Nearco », qui a gagné dimanche le Grand Prix de Paris sur l'hippodrome de Longchamp.



La canicule sévit en Californie et elle donne lieu à de curieuses scènes à Los Angeles, où de respectables citoyens n'hésitent pas à se rafraichir en pleine rue.

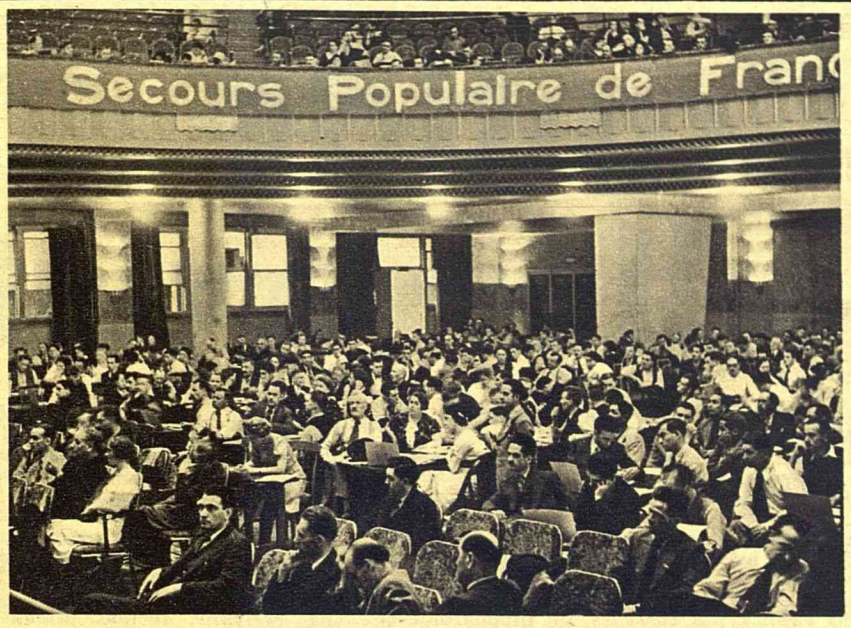
Le riche producteur de films américain Howard Hughes va faire le tour du monde en avion. Il espère battre le record de Willy Post et boucler la boucle en moins de 7 jours, 18 heures.



Les matelots américains nous rendent visite. Et ils apprécient à leur valeur nos terrasses de café.

© Archivos Estatales, mecd.es

LE MONDE



Le Secours Populaire de France a tenu son Congrès National du 23 au 26 juin, à la Mutualité. A droite : Une vue de la grande salle du Congrès où des centaines de délégués ont délibéré sur la solidarité à apporter aux victimes du fascisme et à leurs héroïques défenseurs. A gauche : Chauvet, secrétaire général du Secours Populaire de France, a ouvert le Congrès en faisant le bilan de l'assistance apportée à l'Espagne républicaine, en lutte pour sa liberté!

Dimanche, la République Socialiste Fédérative Soviétique de Russie élisait son Conseil Suprême. Notre photo montre un meeting au Stade Dynamo, à Moscou, où des millions de sportifs ont voté, avec enthousiasme, une résolution saluant Staline.

lotte Herman et son enfant avant son entrée la prison hitlérienne, voici trois ans. C'était une tendre mère, ce n'est plus maintenu qu'un cadavre mutilé. Elle vient, parce lle était une courageuse antifasciste, d'être cutée à la hache. Il n'est pas, dans le monde, cœur qui n'ait souffert à cette terrible velle.

Le docteur Sicard de Plauzoles, directeur de l'Institut Alfred Fournier, le plus grand centre de prophylaxie antivénérienne de France, vient de recevoir une médaille de ses amis intimes et d'être nommé grand officiers de la Légion d'honneur. Le célèbre professeur est non seulement un grand savant, mais encore un défenseur de l'Espagne républicaine. Il est membre du Comité d'honneur de la Centrale Sanitaire internationale.

Un groupe de noirs de Paris écoutent, à la radio, les nouvelles du match de boxe Joe Louis-Max Schmelling, qui a eu lieu à New-York le 23 juin pour le championnat du monde. La joie se lit sur les visages des auditeurs en apprenant la victoire foudroyante du champion noir qui mit son adversaire K.-O. en 2 minutes 4 secondes.

Un terrible accident d'aviation s'est produit dans la nuit du 23 juin, près de Tours. Sept officiers et sous-officiers de l'escadrille ministérielle, choisis parmi les meilleurs pilotes, ont péri, carbonisés. Sur notre photo, ce qui reste du Potez 540. En médaillon le capitaine Raynaud.

Une jolie étudiante de 19 ans, Jacqueline Cristin, vient d'être élue Miss Photo 1938.

Le soldat Lebris, ami de Pierre Hilarion est interrogé par les enquêteurs. On sait que Pierre Hilarion fut trouvé assassiné dans le train près de Thionville.

Christiane Pelissier ou « Cricri », qui lors d'u rendez-vous galant avec son mari dans la fa meuse cellule dite « chambre d'amour », a Palais de Justice, l'aida à s'évader, comparai comme témoin pendant le procès qui s'est ter miné par l'acquittement de Charles Pélissie

© Archivos Estatales, mecd.es

LES ATLANTES PARTAIENT A LA CONQUÊTE DU MONDE

QUAND UN CATACLYSME INOUI ANÉANTIT LEUR PAYS...

mais l'Atlantide a-t-elle existé ?

C'EST un fait universel que la légende précède l'Histoire, à dit M. Glotz, de l'Institut, dans son *Histoire Grecque*. Mais une critique attentive et sévère est capable de découvrir des éléments d'histoire dans la légende elle-même ».

Il semble que cette pensée s'applique tout particulièrement à la légende de l'Atlantide, cet énigmatique continent que le mythe et la science s'accordent à situer « en dehors de l'Europe et de la Libye, bien au delà des *Colonnes d'Hercule* » qui marquaient, pour les anciens, les limites du monde connu.

C'est Platon qui, pour la première fois, il y a quelque 2.400 ans, rapporta dans sa patrie, au retour d'un de ses nombreux voyages en Egypte, l'histoire, certifiée authentique par des archives vieilles de 8.000 ans, de l'Atlantide et de ses habitants, les farouches et gigantesques Atlantes dont nous allons narrer les exploits.

LA FIN D'UN MONDE

Or donc, le philosophe grec Platon s'en étant allé consulter quelques prêtres égyptiens, s'entendit rapporter par eux qu'Athènes aurait résisté, 9.000 ans auparavant, « à des troupes innombrables d'ennemis qui, partis de la mer Atlantique, envahirent presque en même temps l'Europe et l'Asie ». Ces guerriers vivaient dans une île située au delà du détroit de Gibraltar alors appelé *Colonnes d'Hercule*. Ile aux vastes dimensions puisqu'elle était plus étendue que la Libye et l'Asie réunies.

Cette île était séparée du continent par d'autres îles plus petites où l'on pouvait très facilement se rendre et qui servaient de liaison avec les terres proches.

L'île portait le nom d'Atlantide. Elle était dominée par des rois dont la puissance formidable s'étendait sur nombre d'autres îles et jusque sur la plus grande partie du continent. Là ne s'arrêtait d'ailleurs pas leur domination. Au dire des vieilles archives égyptiennes, les rois atlantes tenaient la Libye (c'est-à-dire toute la partie de l'Afrique située à l'Ouest de l'Egypte), considérée alors comme la troisième partie du monde, jusqu'à l'Egypte, et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie ou Italie occidentale.

Autrement dit, ce peuple guerrier et audacieux était parti de son île à la conquête du monde en envahissant les bords de la Méditerranée. Contre la Grèce et l'Egypte, les Atlantes concentrèrent toutes leurs forces et entreprirent, « d'un seul élan », d'asservir ces deux pays.

Contre l'envahisseur, Athènes se dressa presque seule, tant les Atlantes effrayaient les autres peuples.

Une guerre épouvantable était née. Et il semble bien que malgré tout son courage, l'orgueilleuse capitale aurait succombé si un cataclysme inimaginable ne s'était produit au moment où la résistance commençait à faiblir. Un terrible tremblement de terre « joint à un déluge procuré par une pluie continuelle et torrentielle d'un jour et d'une nuit » engloutit l'île Atlantide. Le raz-de-marée qui en résulta emporta les armées belligérantes surprises par l'inondation du rivage.

Telle fut la mort de l'Atlantide et ainsi se termina la conquête du monde par les Atlantes.

UNE ILE FANTASTIQUE

C'est une bien curieuse histoire que celle de l'Atlantide et de ses habitants les Atlantes.

Je l'ai déjà dit, l'île Atlantide se trouvait au large du détroit de Gibraltar. Le territoire tout entier était très élevé et dominait la mer à pic. Quant à la topographie de ce territoire, elle était, en vérité, des moins banales. Qu'on en juge :

Au milieu était une île centrale où s'élevait le temple dédié à Poséidon. Autour de cette île, une série d'enceintes concentriques « composées chacune d'une levée de terre et d'un large et profond canal ». Il existait trois canaux concentriques. Les terres et le noyau étaient reliés entre eux par des ponts. Le canal le plus éloigné de l'île centrale était lui-même relié à la mer par un canal. L'énormes et puissantes murailles garnies de tours et habillées de plaques de métal défendaient les terres concentriques.

Autre particularité curieuse — mais comment s'étonner de toutes les particularités de cette île qui semble avoir été conçue par un cerveau fantastique ? — les Atlantes avaient creusé des carrières sous la montagne royale et ses dépendances pour en extraire des pierres qui devaient servir à la construction des édifices. Ces carrières avaient donné naissance à des ports souterrains. Et pour permettre aux navires de voyager d'un canal à un autre, des passages couverts avaient été ménagés dans les enceintes.

Ainsi, les trois canaux étaient en réalité trois ports où, nuit et jour, régnait une vive animation.

Quant à la ville proprement dite, « aux maisons étroitement pressées les unes contre les autres », elle se tenait entre l'enceinte du canal extérieur et le canal lui-même.

Si l'on en juge par ce qui précède et par ce qui va suivre, et bien que barbare, la civilisation atlantéenne était fort avancée.

Outre le palais royal et le temple de Poséidon, il existait des bains publics, des casernes, un hippodrome et une foule de bâtiments construits en pierres de trois couleurs, blanches, rouges et noires.

Le temple, dont l'accès était interdit, était entouré d'une clôture en or. Dans le sanctuaire du dieu se tenaient une grande quantité de statutes en métal précieux. On y voyait naturellement le dieu debout sur un char attelé de six chevaux ailés. Autour de lui cent néréides montées sur des dauphins évoluaient. A l'extérieur, se trouvaient les effigies en or de toutes les femmes des dix rois atlantes.

Ajoutons que l'enceinte extérieure de l'île était recouverte de cuivre ce qui, avec le soleil, lui donnait un aspect terrifiant.

L'île renfermait des richesses inouïes. Son sous-sol contenait de formidables trésors. Les métaux les plus précieux pullulaient.

La population était immense, ce qui procurait au territoire une puissante armée composée de chars d'assaut, d'hoplites, d'archers, de frondeurs, de fantassins légers armés les uns de pierriers, les autres de javelots, de marins. L'Atlantide était divisée en 60.000 districts (soit 10 provinces soumises chacune à un roi), ce qui représentait 10.000 chars, 240.000 chevaux, 1.200.000 combattants, 1.200 vaisseaux à raison de 200 hommes d'équipage chacun, soit 240.000 marins.

Car l'organisation sociale de l'île Atlandide était uniquement guerrière.

Tous les 5 ou 6 ans, les dix rois atlantes se réunissaient dans le sanctuaire de Poséidon afin de délibérer sur les affaires communes et de se juger mutuellement.

Une fois réunis, des taureaux sauvages étaient lâchés dans l'enceinte. Les rois choisissaient la victime puis, seulement armés d'épieux de bois et de lacets, l'acculaient dans un coin et, après l'avoir ligotée, l'égorgeaient au sommet d'une colonne d'orichalque (cuivre de montagne aujourd'hui inconnu), comme il était prescrit.

Le pouvoir de chacun des rois atlantes s'exerçait uniquement dans la partie qui lui revenait. Tous les rois se devaient assistance. Il leur était interdit de se déclarer la guerre. Mais si la guerre était déclarée à un peuple voisin, alors chaque roi réunissait ses troupes et les dix provinces de l'Atlantide partaient en guerre.

Telle est l'histoire de l'Atlantide telle que l'a rapportée Platon d'après les prêtres égyptiens...

BATAILLE DE SAVANTS

Les auteurs anciens et tous les peuples riverains de la Méditerranée ont tenu pour vraie cette histoire. Buffon, pour ne citer que lui, y croyait également.

Ce qui est bien certain, c'est qu'à l'endroit où avait disparu l'île des Atlantes et que l'on avait surnommé la Mer Ténébreuse, nul vaisseau n'osait s'aventurer encore au moyen âge.

Toujours est-il qu'aiguillonnés par la curiosité et par le besoin de vérifier si toute cette histoire n'était pas une vaste fumisterie, nombre de savants s'élancèrent à la recherche du continent disparu.

Presque tous concluent à son existence, mais, hélas ! presque personne n'est d'accord sur son emplacement !

Le géographe de Philippe II, Abraham Ortelius, mort en 1598, prétend tout simplement que Platon a voulu parler de l'Amérique. — Mais pas du tout, intervient en 1657 le savant jésuite Kircher. Madère, les Açores, les Canaries, voilà les derniers vestiges de l'Atlantide. — Vous n'y êtes pas, rétorque en 1675 le professeur Olaus Rudbeck, professeur à l'Université d'Upsal. Le récit de Platon s'applique strictement à la presqu'île scandinave. — Cela est faux, proclame en 1762 le théologien protestant Baër. Les Atlantes n'étaient autres que les Hébreux et l'Atlantide, c'était la Palestine ! — Vous ne possédez point la vérité, s'indigne Sylvain Bailly, en 1779. La vérité la voici : Les Atlantes habitaient les régions polaires. La civilisation nous vient du Nord et les habitants du Spitzberg, du Groenland et de la Nouvelle-Zélande ont fui leur patrie à la suite d'un refroidissement brusque des contrées septentrionales. — Hérésie ! s'exclame en 1842 Frédéric Klee. L'Atlantide n'a jamais été que l'Europe actuelle ». Et il ajoute que « le cataclysme aurait été occasionné par un déplacement de l'axe du globe terrestre ».

Buffon pense que l'ancienne tradition platonique « n'est pas absolument contre toute vraisemblance. Les terres qui ont été absorbées par les eaux sont peut-être celles qui joignaient l'Irlande aux Açores, et celles-ci au continent de l'Amérique ! Car on trouve en Irlande les mêmes fossiles, les mêmes coquillages et les mêmes productions marines que l'on trouve en Amérique, dont quelques-unes sont différentes de celles qu'on trouve dans le reste de l'Europe ».

Enfin, avec le XIXe siècle et Bory de Saint-Vincent, la théorie de l'Atlantide est à peu près fixée. Ce savant accomplit de longues croisières pour étudier l'état physique et géologique des îles situées à l'ouest de l'Afrique du Nord. Ses voyages confirment les récits des écrivains anciens. Mieux, ils confirment les dires de l'historien grec Diodore à savoir qu'un immense lac existant autrefois au Nord de l'Afrique aurait, à la suite d'un violent tremblement de terre, rompu ses digues et déversé ses eaux dans le chenal séparant le continent disparu du continent africain. Il aurait envahi l'île qui était d'ailleurs parsemée de volcans. Le lit de ce lac ne serait autre que le Sahara !

Il nous reste à laisser maintenant parler la Science.

Et tout d'abord, quel est ce cataclysme épouvantable qui mit fin à l'une des plus antiques civilisations — sinon la première de toutes ?

On sait que notre globe a traversé jusqu'à maintenant, où il est dans la cinquième, quatre périodes géologiques : la primitive, qui marque son refroidissement; la primaire et la secondaire pendant lesquelles l'Europe et l'Amérique du Nord, d'une part, l'Afrique et l'Amérique du Sud, d'autre part, se trouvaient réunies respectivement par un vaste continent. Avec la tertiaire apparaît un morcellement qui se traduit d'abord par une coupure occidentale qui isole l'ancien et le nouveau continents, secondement par une fosse profonde qui le sépare de l'Afrique. Ce qui restait aurait été l'Atlantide. L'Atlantide serait donc née à la fin de la période qui précède la nôtre.

PLATON N'A PAS MENTI

De nombreux sondages nous ont appris la topographie exacte du fond de l'Atlantique et révélé sa grande inégalité. Des éruptions perpétuelles se manifestent. Des îlots apparaissent soudain qui disparaissent tout aussi soudainement. C'est une véritable poudrière prête à sauter. Des îles, au cours de l'histoire de notre globe (et notamment au cours du siècle précédent) ont été englouties, d'autres ont surgi.

Les sondages opérés, notamment celui de 1898, nous donnent la certitude que l'Atlantide a réellement existé là où l'a situé Platon.

Au cours de ces sondages, effectués à 500 milles environ au Nord des Açores, il fut constaté que « le fond de la mer, dans ces parages, présente les caractères d'un pays montagneux, avec de hauts sommets, des pentes raides et des vallées profondes. Des échantillons d'un minerai particulier furent ramenés, or, l'étude de ces échantillons prouve que la roche dont ils ont été extraits ne peut se solidifier que sous la pression atmosphérique. Ce qui signifie qu'elle n'avait pu parvenir à l'état vitreux dans lequel elle fut trouvée que par submersion. La terre qui constitue aujourd'hui le fond de l'Atlantique, à 900 km. au Nord des Açores, a donc été recouverte de coulées de laves quand elle était émergée. Elle s'est effondrée, descendant de 3.000 mètres; et comme la surface des roches y a gardé l'allure tourmentée, les rudes aspérités, les arêtes vives des coulées laviques très récentes, il faut que l'effondrement ait suivi de très près l'émission des laves, et que cet effondrement ait été brusque. « La conclusion de tout cela est que « toute une région au Nord des Açores, comprenant peut-être les Açores, s'est effondrée tout récemment ».

La zoologie n'est pas moins convaincante. L'étude de la faune actuelle des Açores, de Madère, des Canaries et du Cap Vert prouve « qu'au milieu de l'ère tertiaire, ces quatre archipels formaient une terre réunie au Nord à la Péninsule Ibérique, au Sud à la Mauritanie, tandis qu'à l'Ouest, cette amorce continentale se reliait aux Bermudes et aux Antilles ».

On a vu plus loin les bouleversements qui avaient eu lieu à l'époque tertiaire. On a assisté à la naissance de l'Océan Atlantique actuel. Enfin, grâce à la paléontologie humaine, on est parvenu à la certitude de l'existence de l'homme à l'époque tertiaire. Il a été prouvé que des hommes vivaient à cette époque dans l'Europe Occidentale.

Quoi d'étonnant que ces hommes aient transmis le récit de l'Atlantide à leurs descendants ?

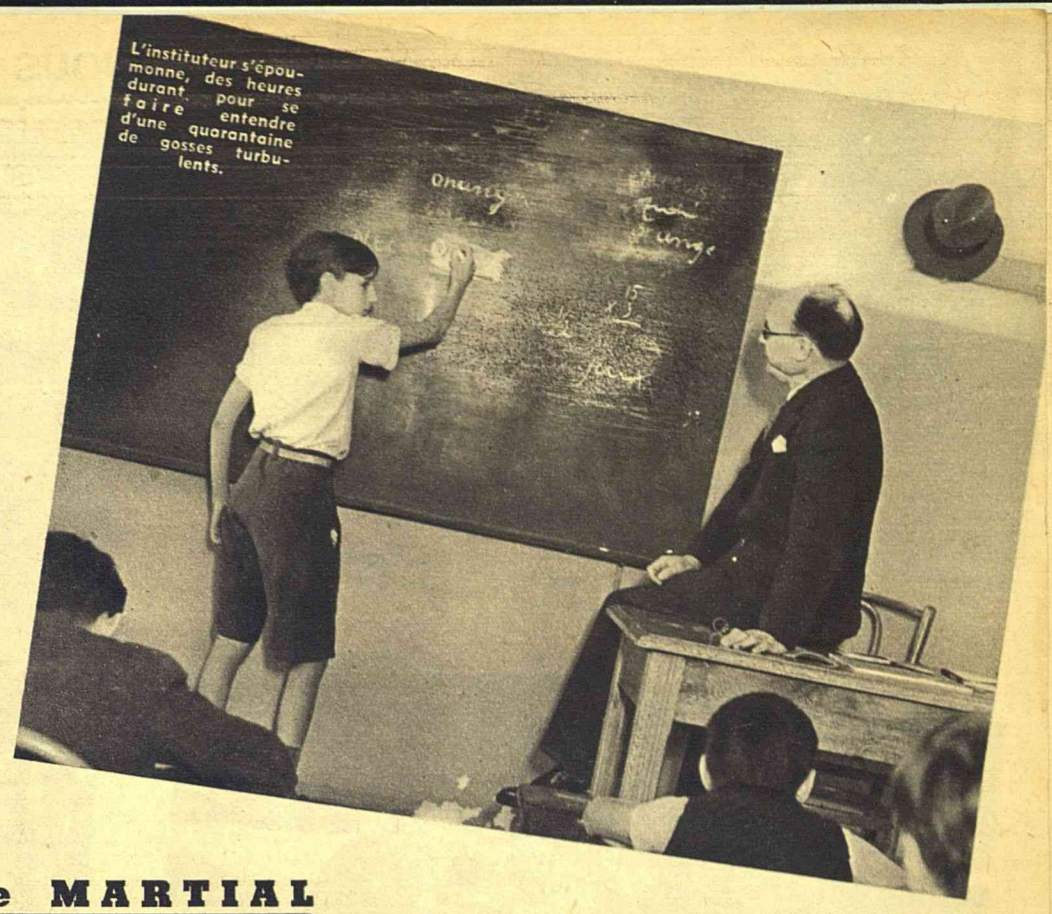
On peut donc affirmer que la légende platonique est exacte quant à l'existence de l'Atlantide et des Atlantes. Exacte aussi, probablement, la terrible bataille qui prit fin par le cataclysme inouï qui engloutit la patrie des envahisseurs.

Pour ce qui est de la description de l'Atlantide... fions-nous à Platon...

René ROY.

© Archivos Estatales, mecd.es

LA CEINTURE SANS OR des FONCTIONNAIRES



L'instituteur s'époumonne, des heures durant, pour se faire entendre d'une quarantaine de gosses turbulents.

par Claude MARTIAL

NOUS plaindre, nous autres, fonctionnaires ? Mais voyons, vous n'y pensez pas ? Nos traitements actuels datent de 1930. Or, 1930, c'était encore, n'est-ce pas, la période de la prospérité ? M. le baron de Rothschild serait bien content, sans doute, d'avoir encore ses revenus, dividendes et jetons de 1930...

L'ironie est une arme, aussi. Mon interlocuteur, professeur de l'enseignement primaire supérieur, ne se fait aucune illusion sur la diminution du pouvoir d'achat de l'un quelconque des barons de Rothschild, mais, mi-amer mi-amusé, il souligne, tout simplement, la grosse injustice qui préside à la rémunération de la Fonction Publique.

LES SALAIRES DE 1938 SONT CEUX DE 1930, A TRES PEU PRES.

A cette différence près, en effet, que M. Pierre Laval a généreusement réduit ces salaires de 10 % et que les gouvernements successifs en manière de réparation, ont supprimé ce prélèvement et voté une indemnité provisoire qui va de 1.000 à 2.400 francs par an, pas plus.

Voilà. C'est net. En huit ans, pas un sou de revalorisation.

Or, depuis huit ans, que s'est-il passé ?

Trois dévalorisations du franc, pour commencer. Trois opérations monétaires qui ont eu pour résultat toléré une augmentation en flèche du prix de la vie.

On estime, généralement, que le coût de la vie, en ces huit ans, a fait un bond de 40 %. Si la ménagère consulte non pas les indices des prix des matières premières, dont elle se moque un peu, mais simplement son livre de comptes, je pense que l'augmentation est singulièrement plus forte.

Essayez donc de vous offrir des primeurs, en ce mois de juin 1938, ou d'acheter un complet neuf, ou d'aller en vacances.

Il y a eu, de plus, après les grèves de juin 1936, une revalorisation presque générale des salaires privés. On sait comment une politique patronale sournoise, persévérante, a pu, lentement, amenuiser ces gains par la hausse catastrophique des prix.

Les fonctionnaires, eux, n'avaient pas été augmentés parallèlement. Ils ont subi, comme tout le monde, la hausse des prix. Ils ont subi, comme les ouvriers, les employés, la hausse, aussi, des impôts. Les centimes additionnels votés par la Ville de Paris, par centaines, et par d'autres municipalités, qui les paie intégralement ? Ceux, encore, qui ne peuvent dissimuler ni leurs salaires, ni leur train de vie.

Contribuables à cent pour cent, tout comme les autres membres des classes laborieuses, les fonctionnaires doivent à l'Etat des impôts majorés, contre un salaire qui ne l'a jamais été.

Seulement, n'est-ce pas, leur sort n'intéresse pas les deux cents familles ! Car les fonctionnaires, chacun sait cela, sont richement payés à ne rien faire !

J'ai, au cours d'une enquête rapide, vu des fonctionnaires dans l'exercice de leurs fonctions. Je n'avais pas besoin de cette visite dirigée pour savoir ce qu'est le travail des fonctionnaires.

Nous sommes allés à l'école, n'est-ce pas ? Nous avons vu l'instituteur s'époumonner, des heures durant, pour se faire entendre d'une quarantaine de gosses volontiers indisciplinés et jamais très anxieux de comprendre.

— Le résultat, vous le savez, m'a-t-on rappelé, c'est que notre profession fournit, aux sanatoria, un nombre considérable de malades...

Et le prisonnier du guichet ? Guichets des postes, des perceptions, guichets des mairies, comptoirs de toutes les administrations. Le travail que l'on fournit, dans des bureaux qui datent, parfois, de Louis-Philippe, dans une lumière chiche, dans un air mesuré, il est un des plus épuisants qui soient. Dépense nerveuse. Dépense de patience. Et, de plus, l'ennui mortel de devoir rester des heures durant, sur la même chaise, à répéter les mêmes opérations.

Rien ne s'est arrangé, depuis 1930. Au contraire.

Les classes de l'instituteur ont maintenant une soixantaine d'écoliers. Les opérations des guichets postaux sont de plus en plus nombreuses, de plus en plus compliquées. Elles comprennent à peu près toutes les opérations bancaires, plus les opérations postales proprement dites, et quelques formalités administratives supplémentaires.

Des lois nouvelles, des décrets par centaines, compliquent, chaque jour, la tâche de ceux qui, dans toute la France, sont les agents des services publics.

Non, le fonctionnaire, surtout aux grades inférieurs, ne vole pas son traitement, un traitement qui, d'ailleurs, ne lui est pas toujours payé tellement régulièrement...

Et qui n'est pas si élevé.

Henri Gourdeaux, parlant au nom de la Fédération postale, a précisé les salaires de début dans sa catégorie:

« Les petites catégories des P.T.T. ont un traitement de base de 9.000 francs auxquels viennent s'ajouter les deux indemnités de 1.200 francs récemment obtenues, soit 11.400 francs.

Pas même mille francs par mois, après des études, des concours, un examen de santé, et des références solides...

Le Pactole ?

Pas même mille francs par mois pour le facteur rural qui fait sa tournée de 30 kilomètres, et plus, et qui s'en va, chaque jour, dans les fermes de montagne porter le journal... Pas même mille francs par mois pour le facteur des villes qui se lève avec le jour afin que nous ayons, un peu après sept heures, notre courrier.

Les travailleurs des P.T.T. seraient-ils une exception ?

— Mais non, me répond Henri Gourdeaux. Ces salaires de début sont les mêmes pour tous les petits employés de l'Etat ? Moins de mille francs par mois. Et les augmentations, tu le sais, ne vont pas très vite. Et les salaires ne sont jamais excessifs, jamais, même pour un fonctionnaire en fin de carrière.

Pas plus, n'est récompensé celui qui, au prix de longues études souvent payées par les sacrifices de parents pauvres, accède aux fonctions supérieures, celle de l'enseignement, par exemple.

Oui, il faut travailler d'arrache-pied. Passer des examens, puis des concours, devancer des centaines de candidats suivre les cours spéciaux d'écoles spéciales et l'on n'a pas la réputation de muser sur les bans d'une école normale, par exemple.

Après, les épaules souvent un peu voûtées, le teint pâle, et les globules rouges défaillants dans les veines, c'est le début dans un poste ingrat, naturellement. A vingt ans passés.

— A vingt ans passé et à 11.000 ou 11.500 francs de traitement...

Ah ! Le rêve des jeunes gens qui veulent se faire les dignes serviteurs d'un Etat parcimonieux n'est pas un rêve d'or...

Et je crains bien que les instituteurs de campagne, pas plus que ceux des villes, ne soient pas des clients très avantageux pour les fabricants de voitures neuves ! Tout au plus un vélo-moteur !

Ils réclament, ces insatiables, un salaire de début de 14.000 francs.

Un scandale, n'est-ce pas ?

Est-ce que la généreuse République qui, pour la servir, choisit les plus instruits, réclame les plus dignes, exige de la tenue, une moralité sûre, une compétence indiscutable, deviendrait le plus radin des patrons ?

Est-ce que l'on va contester aux fonctionnaires le droit à un salaire vital ?

C'est qu'on leur demande beaucoup ! Mais oui ! ils doivent avoir un souci vestimentaire et donner l'exemple d'une vie très digne. Pour eux, il n'est point question de se laisser aller à des négligences que peut se permettre le citoyen sans fonction publique. Pour eux, il existe, en plus, des obligations civiques plus sévères. Un instituteur, un fonctionnaire, ça doit payer de sa personne s'occuper des œuvres post-scolaires travailler avec les comités de l'enfance, les œuvres de préservation sociale, présider les bureaux d'élection et favoriser les œuvres laïques.

Du zèle et de la tenue, sinon de mauvaises notes. Et pas d'histoires, sinon un blâme.

Et puis, entre nous, mieux vaut qu'un fonctionnaire ne s'occupe pas trop de politique, du moins dans les partis démocratiques. Il y a des chefs de service qui n'aiment pas cela.

Et puis, enfin, ne pas réclamer cette semaine de quarante heures que les délégués gouvernementaux français défendent, à Genève et qui sont l'honneur de la France. Les quarante heures n'ont pas encore sonné à toutes les horloges administratives de France !

48 heures par semaine. 1.020 francs par mois, pour des fonctionnaires même mariés, même pères de famille.

Cela, à Paris même, où le logement coûte si cher, où les transports sont hors de prix, où le gaz, l'électricité ont subi des hausses successives...

Partout, en France, des centaines de fonctionnaires sont réduits à la portion congrue. Fonctionnaires du rail : le lampiste symbolique. Fonctionnaires des services publics, des régies, des sociétés contrôlées, comme les ouvriers, les employés de l'éclairage, le personnel si dévoué et souvent si calomnié des hôpitaux...

Ferait-on autrement, aurait-on des procédés différents si l'on voulait avilir la fonction publique ?

Est-ce que l'on écœurerait, par lassitude, les fonctionnaires si l'on n'avait le souci pervers de les dégoûter du régime républicain ?

Ils sont, cependant, muets comme des tombes, et, gardiens jaloux du secret professionnel, de tous les mieux placés pour savoir que ce budget si difficile à équilibrer, il est basé sur l'injustice.

Ils n'ignorent rien des procédés de fraude fiscale. Rien, pas même les noms de ceux qui sont les déserteurs sans cesse absous de l'impôt.

Il n'ignorent, non plus, rien de la gabegie qui préside à certains marchés, de la pagaïe qui fait de certaines administrations des entreprises coûteuses.

Ils ne disent rien, car ils ont encore le respect de leur fonction.

Est-ce cela qu'on leur reproche ?

Une collaboration avec les techniciens des fédérations, collaboration depuis longtemps demandée par eux, permettrait, enfin, cette réforme fiscale juste et productive que réclament les électeurs du rassemblement populaire et qui était et reste dans son programme.

Serait-ce cela que l'on ne veut pas ?

Il faudra, pourtant, et vite, se décider.

Français aux traitements dévalorisés, les fonctionnaires ont, eux aussi, droit à la justice.

Ils la réclament avec la dignité qui est dans leur manière, avec cette dignité qui fait des administrations françaises, quoi qu'on en dise, l'objet de l'admiration du monde.

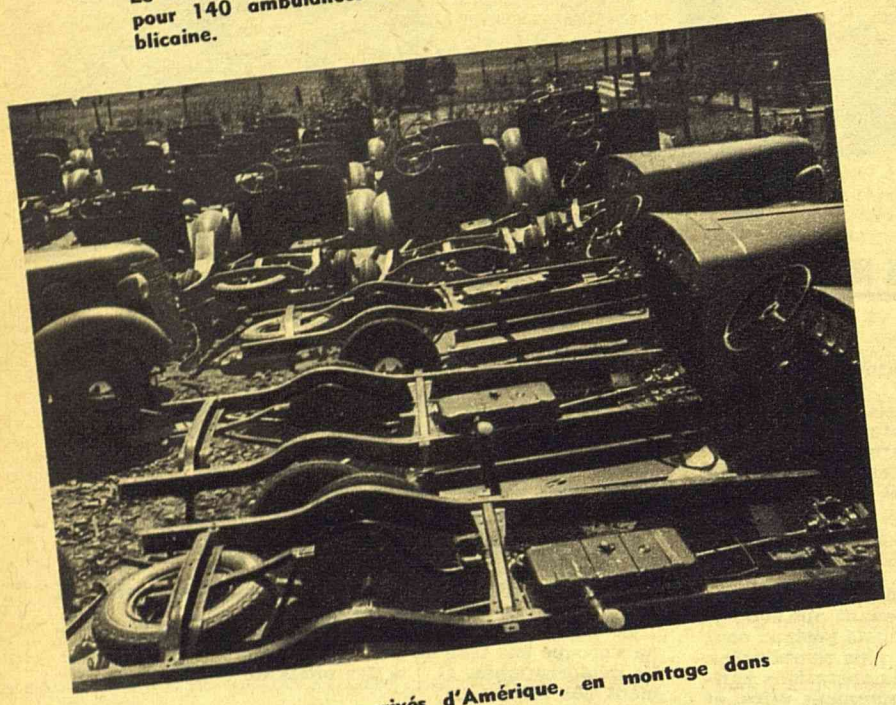
Ils ont calculé le coût de leurs revendications modérées — 10 % d'augmentation seulement, car ils connaissent les difficultés de l'heure, et les comprennent — et indiquent les moyens de trouver, pour ce modeste effort, l'argent nécessaire, ces moyens que nos lecteurs connaissent bien : faire payer ceux dont la fortune n'est pas atteinte !

On admettrait difficilement, dans une époque où les grands partis démocratiques sont encore la majorité, que l'unanimité au sein de ces partis, de tous ces partis, soit encore longue à se faire pour leur donner satisfaction, après tant de promesses, d'encouragements et de manifestations multiples de solidarité.

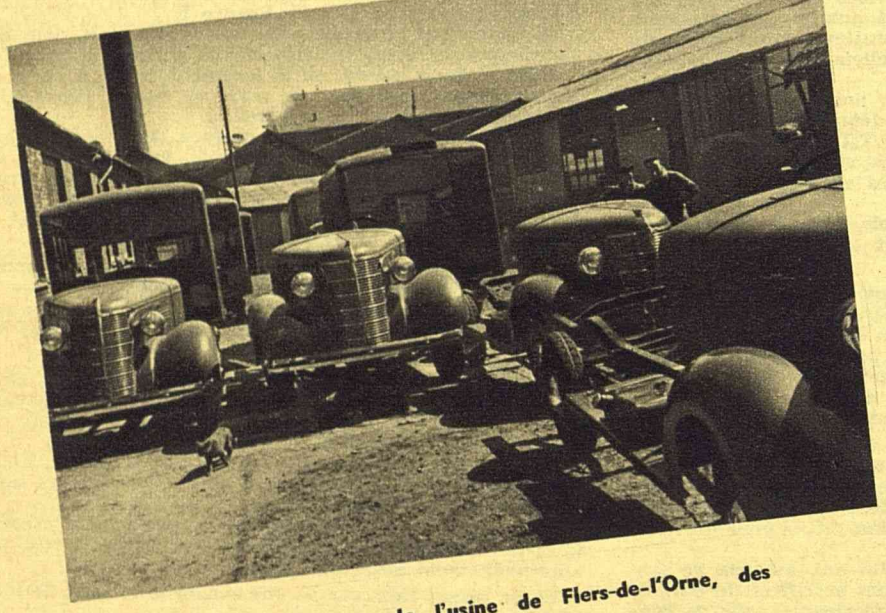
Les travailleurs des P.T.T. ont un traitement tout à fait insuffisant.

© Archivos Estatales, mecd.es

Le 1er Mai à Vincennes, l'appel fut lancé en France pour 140 ambulances destinées à l'Espagne Républicaine.



140 châssis arrivés d'Amérique, en montage dans une usine de Flers-de-l'Orne.



Dans la cour de l'usine de Flers-de-l'Orne, des carrosseries en voie de montage.

En haut : Des blessés sur le front de Catalogne secourus par les ambulances que vous leur avez envoyées. (Photo prise dans le film **Victoire de la Vie** que présente actuellement Ciné-Liberté)

←Les ambulances terminées, avec leur insigne du C. S. I. (Centrale Sanitaire Internationale) sont montées sur les wagons et solidement arrimées.

A droite : Un convoi de 15 ambulances prêt à partir pour l'Espagne.

VOUS AVEZ VERSÉ VOTRE OBOLE POUR L'ESPAGNE

A quoi sert votre ARGENT ?

Photos WACK

VOICI quelques mois, le Gouvernement espagnol demanda d'urgence 140 ambulances pour renouveler le matériel sanitaire détruit au cours des derniers combats. Une grande campagne internationale, grâce à la solidarité des masses populaires, a fourni les **CINQ MILLIONS** de francs nécessaires à la construction des 140 ambulances.

L'argent afflua de tous les pays démocratiques: l'Amérique du Nord, l'Argentine, l'Australie, l'Angleterre, la Suède, la Norvège, la Hollande, la Suisse et la France.

Les chassis arrivèrent des Etats-Unis et c'est à Flers de l'Orne, en Normandie, que les carosseries furent montées, l'équipement sanitaire installé.

15 ambulances par semaine partent pour l'Espagne. La plupart d'entre elles sont déjà sur les fronts de combat secourant des blessés, qui, sans vous, sans les quelques francs que vous avez versés resteraient sans soins immédiats sur les champs de bataille, mourant de chaleur, de soif et de douleur.

Le 19 juin fut la grande journée de la solidarité française. Tous ont donné leur obole pour que les blessés aient des chemises, des pansements, des appareils de prothèse, des médicaments.

Le fascisme multiplie ses bombardements pour décourager les défenseurs héroïques de la liberté. Ne les laissons pas abattre. Venons à leur secours. Envoyons des dons en nature, tabac, linge, conserves, etc., donnons notre argent qui n'aura jamais été plus utilement placé afin qu'ils ne meurent.

Aider l'Espagne c'est lutter contre le fascisme et ses assassinats d'enfants.

Les fonds pour l'Espagne sont recueillis par la CENTRALE SANITAIRE INTERNATIONALE, 38, RUE DE CHATEAUDUN. Compte chèque postal : Docteur Valensi : 1346-66 Paris.

© Archivos Estatales, mecd.es

UN ROMAN DU TERROIR PÉRIGOURDIN

Le Moulin du Frau

Par Eugène LE ROY

C'ÉTAIT à Périgueux, le soir de la Saint-Mémoire de l'année 1844. Nous étions à souper dans notre petit logement de la rue Hiéras; il y avait là mon oncle Sicaire, le meunier du Frau, et son vieux camarade et ami, M. Masfrangeas, chef de bureau à la Préfecture, puis moi troisième, jeune drôle de seize ans. La quatrième place était celle de ma mère; mais la pauvre femme ne s'asseyait que par moments, tant elle était occupée du service, comme c'est la coutume chez les petites gens, dans notre vieux Périgord. Parmi les amis de mon pauvre défunt père, ma mère était en grande réputation de bonne ménagère et de fine cuisinière, et ce soir-là elle ne la faisait pas mentir; aussi lorsqu'après la soupe et le bouilli, elle apporta un gros barbeau en court-bouillon, M. Masfrangeas ouvrit les nasières et, en se penchant un peu, renifla doucement le fumet bon sentant qui montait du plat : Ha ! ha !

— Tu vois, Frangeas, dit mon oncle, que je suis de parole; je t'avais promis de te faire manger un barbeau de quatre livres pour le moins, et le voilà.

— C'est vrai, et tu fais bonne mesure, car celui-ci en pesait au moins cinq.

Là-dessus mon oncle servit à son ami, dont il écourtait le nom par coutume d'enfants, de même que l'autre l'appelait Rétou, un gros morceau de la bête, et la tête à laquelle tenait un joli morceau du collet.

— Ho ! ho ! faisait M. Masfrangeas, là ! là ! doucement ! Mais on voyait bien, quoi qu'il ne fût pas façonnier, que c'était un peu par honnêteté, et que cette part ne lui faisait pas peur, et la preuve, c'est qu'il y revint.

— Tiens, cherche là dedans les instruments de la Passion, dit mon oncle, en lui donnant la tête, on dit, qu'ils y sont tous; pour moi, je ne les y ai jamais vus.

— C'est que vous êtes un païen, mon pauvre Sicaire, dit ma mère, qui fort en retard, mangeait seulement sa soupe.

— Le gueux ! reprit mon oncle en se riant, j'ai bien cru le manquer; j'en ai eu tout mon faix de le tirer de son trou, sous le roc de Marty.

— Tu finiras par y rester quelque jour, dit M. Masfrangeas, sans autrement s'émouvoir; mais il disait ça sans y croire, pour parler, et de vrai, il était bien attrapé à sa tête de barbeau.

— Bah ! fit mon oncle, nous autres meuniers, nous plongeons comme des loutres.

Après le barbeau, ma mère apporta un beau plat d'oronges cuites sur le gril avec de l'huile fine et un petit hachis dedans.

— Diantre ! Madame Nogaret, vous nous traitez joliment bien, dit M. Masfrangeas.

— Je n'ai pas grande peine à ça, voyez-vous, Monsieur Masfrangeas; c'est Sicaire qui a porté les champignons, comme le barbeau, et aussi l'autre bête qui est à la broche.

— Oui, oui, mais il n'y a que vous pour arranger les affaires aussi bien. Vous serez toujours la plus fine cuisinière que je connaisse dans notre pays où elles ne sont pas rares pourtant. Le chef de la Préfecture n'est qu'un gargotier auprès de vous.

Et la pauvre bonne femme souriait, heureuse de voir son hôte content; toutefois allant à la cuisine et songeant à son défunt mari, mon père, qui aimait à se réjouir à table avec ses amis, elle essuyait ses yeux mouillés.

Nous buvions ce bon petit vin du Frau, et mon oncle ne le ménageait pas. Les gobelets d'une roquille étaient toujours pleins, et il conviait souvent M. Masfrangeas à vider le sien en trinquant. D'eau sur la table, il n'y en avait point, selon l'ancienne coutume du pays, et personne n'en demandait.

Après un petit moment, pendant lequel j'avais levé les assiettes, ma mère revint apportant un levraut piqué de lard sur le rable et les cuisses, et allongé dans son plat, comme une grenouille qui saute à l'eau.

— Que dis-tu de cette bête, Frangeas ?

— Je dis, mon vieux Rétou, que c'est un joli levraut d'avocat, et qu'il est rôti si à point qu'il y aura du plaisir à lui dire deux mots ; oui.

— Surtout, ajouta mon oncle, avec une aillade comme les sait faire ma belle-sœur, hein ?

— Seulement, reprit M. Masfrangeas, une chose me dérange; tu n'étais pas, bien entendu, en règle avec la loi.

— Quelle loi ?

— Hé ! la nouvelle loi du trois de ce mois. Dorénavant, on ne pourra plus chasser qu'à de certaines époques, et avec ça il faudra un permis qui coûtera vingt-cinq francs.

— Une propre loi ! s'écria mon oncle. Ah çà ! ce vieux farceur de Philippe a donc encore besoin d'argent pour doter quelqu'un de ses enfants ? S'il n'y a que moi pour lui foutre vingt-cinq francs, il attendra longtemps !

« Ah ! il va bien, le fils d'Egalité; le mois dernier, c'était la loi sur les patentes : voilà que nous ne pourrons plus faire moudre, travailler, sans le payer; aujourd'hui, nous ne pourrons plus tuer un lièvre dans notre rétouble sans le payer encore !

— Allons ! allons ! faisait M. Masfrangeas en riant, pour le calmer; mais mon oncle était parti.

— L'argent ! l'argent ! ils ne connaissent que ça, lui et toute sa clique; il faut payer deux cents francs de taille pour être électeur; ça fait que des vieilles bêtes, comme chez nous ce grand *Champalimaou* de Loubignat, nomment nos messieurs à cinq cents francs, et moi et tant d'autres nous n'avons que le droit de payer; de payer pour travailler, de payer pour respirer, de payer pour chasser !

Mais ça ne peut pas durer longtemps comme ça !

— Mon pauvre Rétou, dit M. Masfrangeas, ça durera plus que nous.

— Jamais de la vie ! s'écria mon oncle, dans quelques années du verras ça. Vous autres, dans les bureaux, vous ne savez pas ce qui se passe. Les maires ne disent à la Préfecture que ce qui peut faire plaisir au gouvernement. Laisse faire un peu, les gens sont bien sots, mais ils commencent à s'embêter d'être écrasés sous la charge et rondinés comme des ânes qu'on mène au moulin.

— Tu as raison, mauvaise tête, mettons-le, dit M. Masfrangeas; mais avec tout cela le levraut va se refroidir.

— C'est vrai; tu vas voir.

— Hélas, mon fils, dit mon oncle en aiguisant son couteau avec le mien, c'est le moment de descendre à la cave. A droite, dans le coin, tu prendras dans la grande caisse où il y a de la paille trois bouteilles de ce vin de Saint-Pantaly que l'ami Cluzel avait donné à ton pauvre père... et ne les secoue pas, tu entends.

— Trois bouteilles ! fit M. Masfrangeas, et qu'en veux-tu faire ?

— Parbleu, les boire, dit mon oncle en attrapant le levraut.

— C'est trop, nous en avons déjà bu quatre.

— Ah ! ah ! quatre et trois font sept; qu'est-ce que c'est que ça à nous trois, car je ne compte pas ma belle-sœur.

Quand je remontai, M. Masfrangeas était en train de dire ses deux mots au rable du levraut. Mon oncle déboucha doucement une des bouteilles et remplit les verres, puis, prenant le sien, il le leva : Nous allons commencer par boire à la santé de l'ami Masfrangeas !

Et les verres se choquèrent, et chacun vida le sien rubis sur l'ongle.

— Eh bien ! Comment le trouves-tu, Frangeas ?

— C'est un crâne vin, du bouquet, de la finesse, passablement de corps... Cela vaut mieux que tous les bordeaux du commerce.

— Qu'on fait avec du vin de Domme et de Bergerac, acheva mon oncle. Allons, mon vieux, un autre petit morceau de cette cuisse, tiens...

M. Masfrangeas fit bien : Oh ! oh ! mais ce n'était pas trop sérieux.

Une bonne salade de chicorée à l'huile de noix vierge, pressée au Frau, avec force chapons à l'ail, termina le repas.

Puis ma mère servit le dessert : de bons petits fromages de Cubjac, des noix, des pommes, puis une tourte aux confitures et un gâteau d'amandes. Ces pâtisseries campagnardes faites par elle étaient réussies à souhait, comme le remarqua M. Masfrangeas.

Cependant, mon oncle avait toujours de nouvelles santés à proposer. Après M. Masfrangeas, ce fut sa dame; puis l'aînée des demoiselles Masfrangeas, puis la seconde, la troisième...

Mais leur père se récriait en riant :

— C'est assez, allons ! allons !

— Dans une famille il ne faut pas de préférence, disait mon oncle : la plus jeune n'est pas bâtarde, que diable !

Et M. Masfrangeas vidait son verre en déclarant qu'il ne boirait plus.

— Mange donc, lui dit mon oncle en lui donnant un morceau de la tourte bien coupé en coin.

Puis quand la tourte fut avalée :

— Si nous buvions à la santé de Gustou, qui a tué le levraut ? dit mon oncle.

— C'est assez bu, Rétou, dit M. Masfrangeas en posant la main sur son verre.

— Allons, eh bien ! à la santé de la petite Nancy, qui est allée, à demi-lieue, au Bois-du-Chat, pour ramasser les oronges ! Hein ?

— Ah çà ! est-ce que tu voudrais me faire griser ?

— Non pas, je te connais, mon vieux Frangeas, ce n'est pas trois ou quatre bouteilles qui te font peur.

— Autrefois, oui.

— Tiens, du gâteau d'amandes.

Au bout d'un moment :

— L'ingratitude, dit mon oncle, est un grand défaut. Tu ne refuseras pas au moins, mon ami, de boire à la santé de ma belle-sœur, qui nous a fait si bien souper ?

— Ha ! pour ça non, et ce sera de bon cœur, dit M. Masfrangeas en tendant son gobelet.

Et nous trinquâmes tous à la santé de ma chère mère.

— Ah ! dit-elle, si mon pauvre Nogaret était là, comme il serait heureux !

— C'était un homme comme il n'y en a guère, dit M. Masfrangeas, d'une voix devenue profonde tout d'un coup : bon comme le bon pain, franc comme l'or, droit, courageux et honnête, et toujours prêt à se sacrifier pour les autres...

Et il continua ainsi un moment, faisant l'éloge de son défunt ami.

Pendant ce temps, mon oncle, les paupières abaissées, tapotait de petits coups sur la table avec son couteau, et ma mère et moi nous essuyions nos larmes qui coulaient doucement.

Il y eut un instant de silence après cette pieuse ressouvenance; puis ma mère dit :

— Mes pauvres amis, je vais vous donner le café.

— Tiens, mon fils, me dit mon oncle en me donnant des sous, va chercher des cigares; Frangeas en fumera bien un ou deux.

Le café était servi lorsque je revins. Je posai les cigares devant M. Masfrangeas qui en prit un. Cependant mon oncle avait tiré de sa poche sa pipe que je trouvais si jolie, et qui était tout simplement une pipe de terre avec une garniture de cuivre brillant, et un couvercle retenu par une petite chaîne; et il la bourrait. J'apportai une braise pour allumer cigare et pipe, et puis chacun remua pour faire fondre le sucre. Après avoir vidé leur tasse à moitié, mon oncle et M. Masfrangeas firent un fort brûlot avec de bonne eau-de-vie d'Azerat.

Là-dessus, mon oncle me dit en riant :

— Tu ne veux pas fumer un cigare, Hélie ?

— Sainte Vierge ! s'écria ma mère, y pensez-vous, Sicaire; un enfant de seize ans !

— A propos, dit M. Masfrangeas, puisqu'il sera un homme bientôt, vous êtes-vous décidée; que comptez-vous en faire, d'Hélie ?

— Ça dépendrait un peu de lui, dit ma mère, mais il n'a d'idée pour aucun état.

Et c'était bien la vérité.

— Vous savez ce que je vous ai dit; s'il veut entrer à la Préfecture, dans les bureaux, je m'en charge. Qu'en dites-vous ?

— Je voudrais bien assez, dit ma mère.

— Et toi, Hélie ?

— Je veux bien, Monsieur Masfrangeas, répondis-je pour ne pas paraître ingrat devant tant d'intérêt. D'ailleurs, j'avais tant entendu vanter cette administration que ça me flattait aussi.

— Il va aller quelques jours au Frau avec son oncle, reprit ma mère; alors, au retour, vous pourriez le faire entrer.

— C'est cela; je vais en parler à M. de Marcillac.

C'est ainsi que fut décidée mon entrée dans la carrière de bureaucrate. Si mon père eût vécu, qui était prote à l'imprimerie Lavertujon, il m'eût fait apprendre son métier; mais ma mère se figurait, la pauvre femme, que les bureaux c'était plus relevé. Tout ce qu'elle avait ouï conter à M. Masfrangeas, de préfets, de députés, ne lui en avait pas donné une petite idée.

Mon oncle et M. Masfrangeas achevaient tranquillement leur *gloria*, et je les admirais naïvement pendant ce temps. M. Masfrangeas était le bon vrai portrait du Périgordin : tête grosse, encadrée d'un grand faux-col qui lui guillotinait les oreilles, cheveux châtains ébouriffés, yeux bruns, figure rouge. Il avait les traits un peu forts, mais toute sa figure pétillait d'esprit et respirait le bon sens pratique de notre race.

Mon oncle Sicaire ne ressemblait en rien à son ami : il avait les traits réguliers, le nez droit et les yeux gris-bleu. Tandis que M. Masfrangeas était entièrement rasé, manque deux petits favoris qui ne dépassaient

© Archivos Estatales, mecd.es

pas les oreilles, lui, avait rapporté des chasseurs d'Afrique une barbe noire et frisée qui allait bien à sa figure hâlée. Sur son front carré ses cheveux coupés ras faisaient des pointes régulières. Mes yeux allaient de l'un à l'autre; il me tardait qu'ils eussent fini, pour aller voir les baraques de la foire.

. . . . . .

En sortant, nous prîmes par la place de la mairie, parce que mon oncle voulait aller voir sa jument, et au bout de la rue Saint-Silain, nous voilà descendant la rue Taillefer. Je les regardais aller devant tous deux. M. Masfrangeas avait une grande lévite bleu foncé, un pantalon gris et un chapeau de même couleur à longs poils. Avec ça une cravate haute, et un gilet à fleurs, sur lequel battaient les breloques de sa montre. Il représentait bien ainsi le petit bourgeois cossu de l'époque.

Mon oncle, lui, était habillé en meunier, de drap blanc en entier; veste dite : sans-culotte, gilet boutonné carrément, avec deux rangées de boutons de cuivre poli, culotte à pont-levis; tout cela était blanc, et le chapeau de feutre ras était blanc aussi. C'était un vrai chapeau périgordin, à larges bords, à calotte ronde, comme on n'en fait plus guère; les meuniers d'à présent suivent la mode. La seule chose qui ne fut pas blanche dans l'habillement de mon oncle, c'était une cravate de soie noire, nouée tout bonnement, et sur laquelle se rabattait le bord-de-cou de sa chemise en bonne toile de ménage.

Ces deux bons amis avaient bu, à eux deux, six ou sept bouteilles, puis le café ,des glorias, de l'eau-de-vie, et ils s'en allaient tranquilles, la tête froide et les jambes solides; ils étaient contents, comme nous disons, et voilà tout.

Au fond de la rue Taillefer, l'hôtellerie du *Chêne Vert* flambait, et par toutes les fenêtres on voyait les servantes aller et venir en portant des piles d'assiettes.

— Romieu a fait bigrement des bons dîners là, avec M. Sauveroche et d'autres bons vivants, dit M. Masfrangeas. C'est une bien ancienne auberge, ajouta-t-il. Vergnaud, Ducos et d'autres députés de la Gironde y ont logé au commencement de la Révolution.

Tout en parlant, nous coulions par la rue de Condé, jusque derrière la tour Mataguerre et nous entrâmes dans l'écurie où était la jument. La Grise, nous entendant, tourna la tête et rossignola tout bellement en reconnaissant son maître.

— Tu vas voir, ma vieille... Et il alla la détacher et il la mena boire au bac dans la cour. Après, il appela le garçon, se fit donner quatre litres de civade, les cribla bien, ôtant les petites pierres, et les donna à sa bête. Pendant ce temps, M. Masfrangeas s'était retiré dans un coin, et on entendait sur la litière comme un bruissement qui n'en finissait pas.

La botte donnée, la paillade faite, nous remontâmes vers le Triangle. La place était, en ce temps-là, élevée au-dessus du niveau des routes qui la bordent, et entourée de banquettes de pierre avec de beaux arbres; on a rasé tout ça depuis et on a eu tort, selon moi.

Ce soir-là, on menait grand bruit sur la place. Les lampions fumaient avec une sale odeur de graillon, car on ne voyait pas alors des baraques éclairées au gaz, comme aujourd'hui.

M. Masfrangeas s'arrêta devant une barraque assez propre pour l'époque. Sur l'estrade, un grand hussard rouge avec des tresses blondes qui lui plaquaient sur les joues, soufflait à en crever dans un trombone à coulisse. A côté de lui, un pierrot tout enfariné s'essoufflait dans un cornet à piston De l'autre côté de l'entrée, un gamin faisait des roulements superbes sur le tambour et un paillasse tapait à tour de bras sur sa grosse caisse, avec accompagnement de cymbales.

Au milieu de l'estrade, devant l'entrée, se promenait les bras nus, les épaules décolletées, une belle fille en maillot rose et en jupe de gaze très écourtée que chaque coup de reins, lorsqu'elle se retournait, raccourcissait encore. Je ne sais pas ce que décida M. Masfrangeas, mais la musique finie, il dit : « Entrons là », et nous entrâmes, aux premières places, qu'il paya en faisant changer cent sous.

Après avoir vu des tours de force, d'adresse, d'équilibre, des farces comiques, la jeune fille aux jupes courtes dansa sur la corde avec beaucoup de joliesse, ce qui intéressa grandement M. Masfrangeas et me fit plaisir aussi à moi, sans que je susse pourquoi d'ailleurs.

Après cette représentation, nous allâmes voir un éléphant savant qui faisait aussi des tours d'équilibre, et soupait ensuite en public, servi par un singe habillé comme un petit pastronnet.

Au sortir de là nous nous promenâmes un peu dans la place, et en passant nous vîmes une baraque où on montrait des oiseaux savants. Dans une autre, des ours se battaient avec des chiens. Tous les bouchers de la ville étaient là en amateurs, et avaient amené leurs dogues et leurs boule-dogues pour les éprouver et faire des paris. Les abois enragés des chiens et les grognements féroces des ours faisaient un train assourdissant; aussi à peine entendait-on le bruit des chaînes de l'homme sauvage qui mangeait les poulets tout vivants, et dont la baraque était en face.

Tout en nous promenant, est-ce que nous n'allons pas voir sur la porte de l'hôtel Védrenne, le curé Pinot, de chez nous, qui fumait tranquillement sa pipe en prenant le frais. Comme ça m'étonnait, mon oncle et M. Masfrangeas se mirent à rire de ma bêtise.

— Il grille plus de tabac que moi, dit mon oncle, en bourrant sa pipe.

Après avoir passé devant le théâtre bien éclairé, où on jouait *La Grâce de Dieu*, M. Masfrangeas proposa de prendre un verre de punch, et nous entrâmes au café Rose Beauvais.

Fayolle l'improvisateur y était justement pour lors, et il chantait une de ses chansons patoises, qu'il coupait de brocards à l'adresse des assistants.

Lorsqu'il vit M. Masfrangeas, il le salua de trois couplets patois qui se peuvent tourner ainsi :

C'est monsieur Masfrangeas,
De la Préfecture,
Qui s'est certes fait friser
Chez Jean La Verdure !

Tout le monde s'esclaffa de rire en voyant la tête broussailleuse de M. Masfrangeas, et en pensant à La Verdure, qui était un petit perruquier du côté du Pont-Vieux, qui ne savait point seulement ce que c'était qu'un fer à friser.

— Encore ! Encore ! Fayolle, cria-t-on.

Et Fayolle continue :

Il aime le bouteillon,
C'est un franc Périgord,
Lorsqu'il voit un cotillon,
Il y court tout d'abord !

Les battements de mains et les éclats de rire recommencèrent, et M. Masfrangeas riait plus fort que les autres. Le silence un peu fait, il cria :

— Va toujours, Fayolle !

Et mon Fayolle reprit :

Vif comme il n'y a personne,
Bon homme tout de même,
Pour arranger quelqu'un
Il ne tire pas en arrière !

C'était bien la vérité, aussi tout le monde applaudit longtemps et quelques-uns qui connaissaient M. Masfrangeas vinrent lui toucher la main; et lui riait de bon cœur avec tout le monde. Aujourd'hui, ça ne se ferait plus, les messieurs de la Préfecture ne s'y prêteraient pas. Je ne veux pas dire pour ça qu'ils soient fiers, mais ce n'est plus le genre. En ce temps on était plus proche de la Révolution; la bourgeoisie sortie du peuple tout fraîchement ne s'était pas encore élevée au-dessus de lui, et M. Masfrangeas n'oubliait pas que son père était un simple ouvrier tanneur d'Excideuil.

Au sortir du café, nous montâmes jusqu'au Pouradier, histoire de prendre l'air. Il y avait foule sur les boulevards, et en redescendant, étant en face du palais de justice fini depuis cinq ou six ans, M. Masfrangeas proposa d'entrer sur le Bassin, où il y avait beaucoup de marchands et de baraques.

Mon oncle acheta trois ou quatre bagues de la Saint-Mémoire en perles de couleurs variées, et puis nous voici allant, vaguant de çà de là dans la foule, comme des badauds, regardant les marchands et les baraques.

. . . . . .

Nous voilà arrêtés devant une baraque de lutteurs. Ah ! il n'y avait pas de luxe dans cet établissement; six ou huit grandes barres soutenaient une toile toute rapetassée. Sur le devant, des planches sur des barriques faisaient une estrade, où étaient rangés cinq lutteurs éclairés par des lampions de suif qui puaient fort. Ils étaient là, en maillot, les bras croisés pour mieux montrer leurs muscles, et, bien campées sur des cous énormes, leurs têtes au front bas, avaient une expression ennuyée et bestiale qui n'était pas bien plaisante à voir. Au-dessus de l'entrée une bande de calicot faisait savoir au public que l'arène était dirigée par le célèbre Jeanty, dit *Le Rempart du Périgord*.

— Tiens ! fit tout d'un coup mon oncle, le *Canau* !

En entendant ça, un des lutteurs se pencha vers la foule et dit :

— Qui parle du *Canau* ?

— Ici, répondit mon oncle en s'approchant.

L'hercule se pencha encore, cherchant son homme de ses gros yeux myopes qui lui sortaient de la tête. Sur son front ridé, ses cheveux roux se tortillaient en mèches courtes qui, avec sa grosse tête et ses yeux, lui donnaient la ressemblance d'un bœuf, d'un bon gros animal pas méchant.

Il lui fallut mettre le nez sur mon oncle pour le reconnaître.

— Ah ! c'est toi ! dit-il en lui serrant la main.

Puis après :

— C'est la dernière séance, il est dix heures et demie, entre avec ta société, et dans une demi-heure nous pourrons parler un peu.

Mon oncle se retourna, mais pour lors, je composais toute sa société, M. Masfrangeas avait disparu.

En regardant bien, nous le vîmes devant un musée de figures de cire, mais il n'était plus seul, Mme Masfrangeas et ses trois demoiselles le tenaient et n'avaient pas l'air de vouloir le lâcher.

Il vint nous dire qu'il se trouvait forcé de faire entrer toute sa famille au musée, ayant eu l'imprudence de le promettre, et il nous quitta en pestant, après nous avoir secoué la main.

Nous entrâmes dans la baraque des lutteurs, précédés du *Canau*. En passant devant le bureau représenté par une petite femme sèche qui n'avait pas l'air trop jovente, le bourgeois dit : « Ce sont des amis », et après nous avoir installés, il alla à ses affaires.

Bientôt après entrèrent dans l'arène, entourée d'une corde tendue sur des piquets, deux des lutteurs de la troupe : ils se donnèrent la main et s'empoignèrent. La lutte dura quelques minutes et l'un d'eux fut renversé tout bravement à terre, puis l'autre lui tendit la main pour se relever.

Un autre couple lui succéda, et ce fut toujours à peu près la même chose. Tout ça ne m'amusait guère, car il me semblait que ces gens-là n'y allaient pas bon jeu bon argent, et qu'ils paraissaient plus occupés de faire des effets de muscles que de lutter pour la victoire qui paraissait arrangée d'avance.

Mais tout d'un coup, voici un meunier qui entre dans la baraque avec deux autres individus.

— Voilà Poncet, dit mon oncle, ça se passera mal.

C'est que la réputation de Poncet était grande. Ses tours de force étaient connus de tous. Il chargeait une barrique de vin sur une charrette, comme un autre un panier de vendange. On racontait aussi qu'un jour, luttant dans une baraque avec un ours, et se sentant un peu pressé, il avait cassé les reins à la bête en la serrant dans ses bras.

Mon oncle alla à lui, et l'emmena dans un coin de la baraque.

— C'est le *Canau*, tu sais bien, le *Canau* de Saint-Médard, qui est le patron; ménage-le, ça lui ferait du tort.

— Ah ! foutre ! c'est lui qui est le *Rempart du Périgord*, dit Poncet; eh bien ! n'aie crainte, je ne lui veux pas de mal, le pauvre chien, je ne veux pas l'empêcher de gagner sa vie. Mais quant à ses hommes, je sais que dans leur auberge, ils se sont vantés de me tomber, et je les foutrai tous sur le cul !

(*A suivre*)

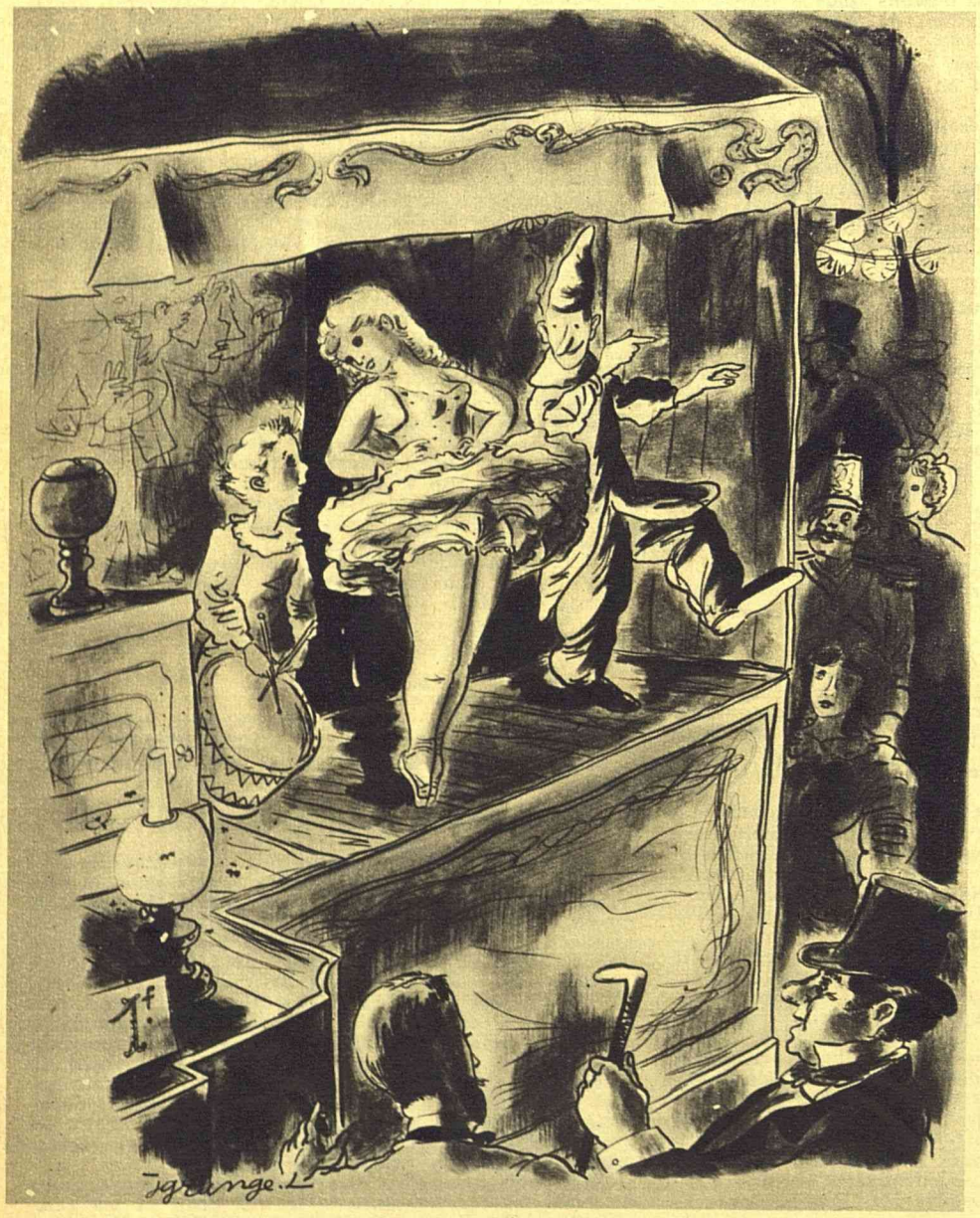


ILLUSTRATION DE GRANGE

Au milieu de l'estrade, devant l'entrée, se promenait les bras nus, les épaules décolletées, une belle fille en maillot rose et en jupe de gaze très écourtée que chaque coup de reins, lorsqu'elle se retournait, raccourcissait encore.

Jeune ouvrière de Hongrie →
PHOTO NICOLAS MULLER

© Archivos Estatales, mecd.es

© Archivos Estatales, mecd.es

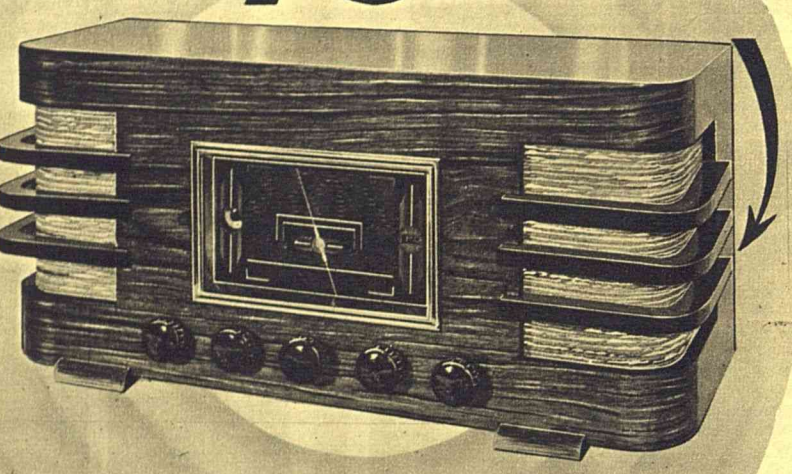
LE SEUL RÉCEPTEUR
A DEUX HAUT-PARLEURS
EST CELUI A DEUX AMPLIFICATEURS
SYNCHRONISÉS
ET RÉGLABLES
COMPORTANT LES DISPOSITIFS DE
TONALITÉ RÉGLABLE ANTI-PARASITE
SÉLECTIVITÉ RÉGLABLE ANTI-PARASITE

ONDES COURTES

SON AIGU

895 FRS OU 75 FRS PAR MOIS

SON GRAVE



LANCIA
RADIO

22, Boul. SÉBASTOPOL Boutique rouge
Métro : ETIENNE-MARCEL — Tél. : ARCHIVES 20-16
— SERVICE Pprovince —

LA PLUS BELLE LIBRAIRIE DE PARIS
CARREFOUR CHATEAUDUN

Connaissez-vous la
LIBRAIRIE
DU
CARREFOUR CHATEAUDUN
44, rue Lepeletier
Vous y trouverez
tous les livres
et aussi
les ouvrages techniques,
les cartes touristiques,
les guides du campeur,
les chansons, les disques...

Vous allez partir en Vacances !

N'oubliez pas de nous demander des spécimens gratuits et quelques affiches pour faire connaître « REGARDS » dans les localités où vous séjournerez.

LES CAHIERS DE LA JEUNESSE
N° de Juin viennent de paraître avec
LOISIRS
Raoul Carrat, J.-M. Hervieux
Henry de Montherlant, André Tellier
FRANÇOIS MAURIAC
Destin de la Jeunesse
LES ÉVÈNEMENTS DE 1848
Le Numéro 2.» — Abonnement 20.»
86, RUE CLAUDE-BERNARD, PARIS-5e
La REVUE des JEUNES de notre TEMPS

VOICI

Par Roger DORSEL

LORSQUE l'on quitte Paris, par la route d'Amiens, on remarque, à une trentaine de kilomètres de la capitale des écriteaux que l'on ne voit nulle part ailleurs. Sur un fond jaune se détache la noire silhouette d'un pur sang monté par une non moins noire silhouette de jockey. En exergue, cet avis :

ATTENTION

chevaux de courses !

Ceci indique que l'on arrive à Chantilly, capitale du pur sang, ville célèbre où le cheval est roi.

◆◆

En 1429, pendant la guerre de Cent Ans, les Anglais se sont emparé de Chantilly. Il faut croire qu'il s'y sont plu, puisque, cinq siècles plus tard, on les y retrouve encore. Mais, à présent, ce n'est plus comme guerriers. Ils sont entraineurs, jockeys ou, plus modestement, garçons d'écurie ou « lads » pour parler le langage de cette colonie britannique.

◆◆

Je me rendais en autocar au Prix de Diane, lorsqu'en passant devant un des panneaux de signalisation dont je vous parlais tout-à-l'heure, je le fis remarquer à mon voisin.

C'était un homme grave, tout de noir vêtu, qui sourit d'un air désabusé :

— Oh ! Je connais... Je suis inspecteur du Pari-Mutuel.

J'eus le petit air admiratif qui s'imposait et, comme j'allais aux courses, je demandai à tout hasard :

— Vous qui vous y connaissez, croyez-vous qu'il y ait un moyen de gagner ?

— Je n'en connais qu'un seul.

— Et... vous voulez bien me le confier ?

— Pourquoi pas ? C'est très simple : Vous prenez, d'un côté de la baraque, des tickets du gagnant et, après la course, vous passez de l'autre côté pour encaisser.

Je ris comme il convient à cette vieille plaisanterie.

— C'est en effet le meilleur moyen. Comme cela, on est sûr de gagner.

L'homme noir secoua la tête :

— Non, Monsieur, cela ne suffit pas.

Et, comme je le regardais, interloqué, il ajouta :

— Dame ! Supposez que vous ayiez perdu vos tickets...

Si je vous rapporte cette conversation, ce n'est pas pour vous raconter une galéjade, mais parce qu'elle situe parfaitement la question : Impossible de parler des courses sans parler aussi du jeu.

Comme « le vin, l'amour et le tabac », les courses ont leurs fervents et leurs détracteurs, tous aussi passionnés, aussi fervents, aussi catégoriques les uns que les autres.

Je ne tenterai pas de les départager ; j'y perdrais mon temps et ma peine. Mais, sans vouloir contrarier ni les uns ni les autres, je voudrais étudier en toute objectivité, cette vieille institution des courses, objet de tant de propos contradictoires.

Rassurez-vous ; je m'efforcerai d'être bref.

◆◆

Le sujet est vaste, cependant et l'on peut affirmer que les courses datent d'aussi loin que la conquête du cheval par l'homme.

Je ne remonterai pas au déluge, je vous ferai grâce de la lutte pourtant mémorable des « bleus » et des « verts » à Byzance, des tournois du Moyen Age ni même de Darley Arabian ou de Godolphin Arabian, ancêtres de tous les pur sang actuels.

Mais, il y a quelque chose de très important, quelque chose que je tiens à souligner avant tout : c'est le double élément dont sont formées ce que l'on appelle « les courses ». Il y a d'abord les courses proprement dites, le sport, la sélection. Et puis il y a le jeu.

◆◆

L'amélioration de la race chevaline ou, plus exactement, des races de chevaux, comme il est inscrit dans le titre de la plus importante et de la plus ancienne des sociétés hippiques, cette amélioration qui a suscité tant et tant de plaisanteries n'est pas un vain mot. C'est une incontestable réalité.

Le principe en est très simple : Ne conserver pour la reproduction que les meilleurs sujets. Et, pour sélectionner ces derniers, un seul moyen : la course.

Tel est le point de départ. Il est juste, logique et conforme aux lois naturelles.

La course est le vrai, le seul critérium qui permette de juger de la valeur d'un cheval, de la résistance de ses muscles, du bon état de son cœur et de ses poumons.

La course correspond aussi, à un instinct naturel chez le cheval. L'homme n'a pas eu besoin de la lui enseigner. Allez dans un haras et regardez les jeunes poulains — les fools comme on les nomme dans le langage à demi britannique des éleveurs — assistez à leurs ébats et vous ne tarderez pas à constater qu'ils organisent, entre eux, de véritables courses.

Seulement, ce sont des courses sans jockeys, sans public... et sans pari mutuel.

Alors, diront les adversaires des courses, pourquoi ne pas établir des épreuves d'où le jeu serait banni ?

Cela, ce n'est pas la faute des chevaux, c'est celle des hommes.

L'élevage du pur sang, les soins minutieux qu'il faut constamment lui prodiguer, les frais l'entrainement, de jockeys, d'engagement, tout cela représente des dépenses considérables.

Avoir un haras, posséder une écurie de courses, c'est là un luxe difficile à soutenir.

Pour rentrer en partie dans leurs frais, les éleveurs vendent leurs produits. Pour récupérer faiblement les leurs, les propriétaires d'écuries de courses ont les prix offerts par les sociétés que l'Etat patronne et contrôle.

Ces prix, qu'il s'agisse d'une modeste allocation à Carpentras ou du million du Grand-Prix de Paris, il faut en trouver le montant.

C'est, en presque totalité, le prélèvement opéré sur les sommes engagées au Pari Mutuel qui y pourvoient. Le Pari Mutuel, c'est-à-dire le jeu.

◆◆

Jusque là, rien que de très acceptable sinon de tout à fait moral. Mais les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, il était inévitable que le jeu, même érigé en institution d'Etat, provoquât fatalement ce qui est et a toujours été son corollaire : la fraude.

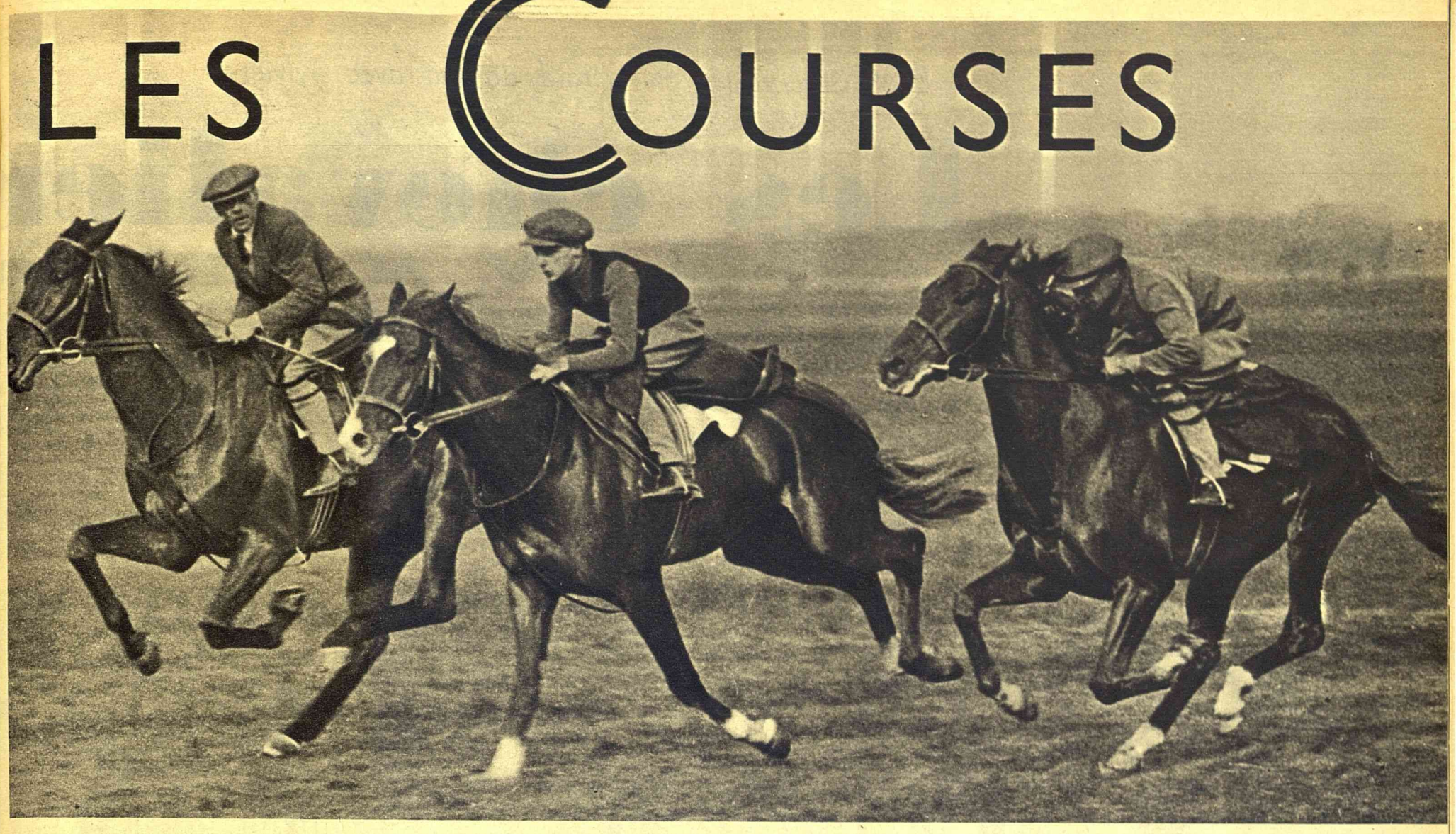
La fraude sous toutes ses formes, même les plus imprévues, l'affaire importante menée de longue main et la petite « combine » de quelques margoulins sans envergure, tous les moyens de gagner à coup sûr en « aidant » plus ou moins la chance.

Tout le monde peut jouer aux courses, tous ceux qui y jouent désirent gagner. Et,

On amène un cheval sur la ligne de départ.

© Archivos Estatales, mecd.es

LES COURSES



chaque jour, des millions sont engagés sur la chance des chevaux.

Telles sont les données du problème et il suffit de les énoncer pour que le reste en découle automatiquement.

Mais, il serait injuste de rendre les courses — je ne parle pas des chevaux ! — responsables d'un état de choses dont les hommes sont les seuls coupables.

Ceux qui, aux courses, se montrent malhonnêtes le seraient tout aussi bien — ou tout aussi mal — dans n'importe qu'elle branche de l'activité humaine, à la Bourse, dans le commerce ou l'industrie, dans l'exercice d'une fonction publique ou d'un emploi particulier.

On n'est pas plus honnête aux courses qu'ailleurs, on ne l'est pas moins non plus. Seulement, ici, c'est plus pittoresque et, partant, cela attire plus facilement l'attention.

Tout un monde spécial s'est formé qui vit des courses ou autour des courses, monde bizarre, coloré, sceptique comme le diable et crédule comme on ne l'est nulle part ailleurs. Ce monde a sa morale qui lui est propre, ses mœurs, son langage, ses habitudes, ses vices et aussi ses vertus ; il a ses mesquineries, sa grandeur et parfois même son héroïsme.

Les fraudes ? Il en est de toutes les formes, de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Il y a des fraudes chez certains propriétaires, chez certains entraîneurs ; il y en a chez les jockeys, chez les lads, chez les bookmakers et aussi, soyons justes, chez les joueurs.

Je crois même qu'il y en a jusque chez les chevaux !

Il faudrait vingt numéros entiers de « Regards » pour étudier toutes les façons connues d'aider la chance aux courses. Et il manquerait toutes celles qui n'ont pas encore été découvertes.

*Une des plus difficiles a été réussie en partie, il y a quelques années. C'est la substitution d'un cheval à un autre, en l'occurrence, l'affaire d'*Ecureuil V.

Elle eut trop de retentissement pour que je la relate ici de nouveau. Mais, en somme, ce fut une bien petite affaire si on la compare à celle qui fut, incontestablement, la plus grosse, la plus importante, la plus invraisemblable et la plus scandaleuse du siècle : une substitution de cheval dans la plus célèbre course du monde, le Derby d'Epsom.

Et cet imposteur, nommé Maccabeus, *gagna la course sous le nom de* Running Rein *avec d'autant plus de facilité qu'il avait quatre ans alors que la fameuse épreuve d'Epsom est réservée aux poulains de trois ans.*

L'histoire est trop belle (?) pour ne pas être contée.

Un joueur, nommé Goodman, avait acheté Maccabeus en 1840. Un an plus tard, le même Goodman, surnommé « l'Aigle Noir », achetait un poulain nommé Running Rein.

Goodman envoya Maccabeus, *alors âgé de deux ans, chez l'entraîneur Smith, sous le nom de* Running Rein *et cacha soigneusement ce dernier.*

Et le faux Running Rein *fut savamment et patiemment entraîné pour le Derby.*

Le favori de cette course était un poulain nommé Ratan *et sa chance paraissait tellement grande, même à Goodman qu'il résolut de s'en défaire.*

Et il y réussit à la veille du Derby. Ratan *fut trouvé l'œil hagard, le poil hérissé, hors de toute forme: il avait été drogué.*

Son propriétaire, un vieux brave homme du nom de Crockford avait caressé toute sa vie le désir de gagner le Derby.

L'empoisonnement de son cheval à la veille du jour où il croyait réaliser son rêve, causa un tel saisissement au vieux gentleman qu'il mourut subitement d'émotion.

Cette mort était un désastre pour Goodmann car elle annulait l'engagement et les paris faits sur Ratan.

L'Aigle Noir, aidé de quelques complices avisa avant que le décès fut connu.

Le matin du Derby ils installèrent le cadavre de Crockford dans un fauteuil, à la fenêtre de sa maison donnant sur une des principales avenues d'Epsom. Si bien que pendant toute la matinée, le pauvre Crockford fut vu de tout le monde ; il saluait même — grâce à une ficelle — les sportsmen de sa connaissance.

Le faux Running Rein *gagna le Derby par trois quarts de longueur devant* Orlando. *Goodmann devait toucher en monnaie-or, évidemment,* 1.250.000 *francs de paris.*

Mais il fut dénoncé par un des complices. Running Rein-Maccabeus *fut distancé et* Orlando *classé premier.*

Cette gigantesque escroquerie, qui avait nécessité deux ans de préparation et provaqué la mort d'un homme, échoua donc « in extrémis » et tourna à la confusion de son auteur.

◆◆

Toutes les histoires de substitutions ne sont heureusement pas aussi tragiques. Celle de Ramella et consorts, à Enghien, fut plutôt comique et, en fin de compte, les escrocs n'y gagnèrent que quelques mois de prison.

Substituer un cheval à un autre est presque impossible. Par contre, faire battre un favori est relativement aisé. Il y a tant de moyens : le galop épuisant donné le matin même dans une allée déserte, le seau d'eau froide servi au bon moment, les fers volontairement mal ajustés. Il y a le cheval que l'on « tire » et celui à qui l'on fait prendre un mauvais départ. Et même pendant la course une « erreur de parcours » providentielle peut empêcher de gagner un cheval imbattable.

N'est-ce pas à une raison de ce genre que l'on a attribué la fameuse erreur de parcours d'Héros XII dans le Grand Steeple, il y a quelques années ?

Or, cette fois, je suis persuadé que l'on avait tort. Georges Parfrement aimait trop le métier dans lequel il était sans égal depuis la disparition d'Alec Carter, pour avoir perdu volontairement un Grand Steeple. Ce pauvre Parfrement se vit cependant retirer sa licence et fut rayé de la liste des jockeys pendant plusieurs années.

Lorsqu'il fut de nouveau autorisé à monter, sa grande forme était passée et il se tua, peu de temps après, en faisant une chute sur l'hippodrome d'Enghien.

Voilà encore une histoire qui finit mal... comme finissent trop souvent celles de ces hommes qui exercent le glorieux mais combien dangereux métier de jockeys d'obstacles.

Car, il faut que je me hate de le dire, s'il y a des entraîneurs et des jockeys encleins à frauder, ils constituent l'infime minorité.

Dans l'ensemble, ce sont de fort braves gens, aimant passionnément le cheval et qui n'arrivent à faire fortune que s'ils sont honnêtes.

On pourrait croire à une justice immanente.

Tandis que des jockeys, des entraîneurs d'une probité inattaquable — je ne vous les nommerai pas : ils sont trop — poursuivent paisiblement une carrière honorable et lucrative, les fraudeurs ont toujours une fin lamentable.

En est-il plus bel exemple que celui de Tod Sloan, l'extraordinaire jockey par qui fut lancée la monte à étriers courts dite « monte américaine » ?

C'était un cavalier exceptionnel. En quelques années, ce petit bonhomme gagna par ses montes, honnêtement, plusieurs millions de francs-or.

Mais il jouait et... il fraudait.

Un jour, la fraude fut établie et Tod Sloan se vit retirer sa licence.

Il ne put plus monter en aucun pays. Mais il continua à jouer.

Et l'un des plus grands jockeys du siècle a succombé misérablement, il y a peu d'années, dans un asile de nuit à New-York.

Du reste, en règle générale — je ne sais même pas s'il y a des exceptions — les entraîneurs, les jockeys, les familiers des écuries, quand ils se mettent à jouer, perdent avec une régularité désespérante. Le moindre chauffeur de taxi, le plus modeste garçon de café touche plus de gagnants que n'importe quel jockey.

Chevaux de course à l'entraînement.

Ce qui, d'ailleurs, est tout à l'honneur de ces derniers.

Voulez-vous un exemple ? Je vous assure que l'anecdote est rigoureusement vraie.

Un jour, il n'y a pas longtemps, j'étais aux courses, devant un guichet du « Mutuel », un guichet où la mise est à 100 *fr.*

Devant moi, une jeune femme joua 300 *francs gagnant sur le numéro* 5.

Je la connaissais de vue et je savais qu'elle était la bonne amie d'un jockey montant dans la course un autre cheval, le favori, qui portait le numéro 5.

C'était une précieuse indication. Si cette jeune femme jouait le numéro 5, *c'était sans nul doute pour le compte de son ami.*

Qu'auriez-vous fait à ma place ? Sans doute ce que je fis moi-même : je me hâtai de jouer le numéro 5, *moi aussi, et j'allai voir la course, le sourire aux lèvres et l'espoir au cœur.*

Mon espoir dura jusqu'au milieu de la ligne droite et même un peu après. Il ne restait plus que deux chevaux susceptibles de gagner : le numéro 2, *le favori, et le numéro* 5.

Il y eut une lutte sévère et, finalement, grâce à l'énergie déployée par son jockey, le favori battit d'une courte tête le numéro 5.

L'excellent cavalier avait réussi à prendre un léger avantage sur le cheval qu'il avait joué.

J'ai perdu moi aussi... mais j'étais bien content tout de même. J'avais eu la preuve flagrante que la course était régulière et que le brave X... défendait honnêtement l'argent du public.

La moralité de tout ceci ? Elle est complexe, ainsi que vous le voyez et bien loin de l'absolu, comme la plupart des moralités, même les plus conventionnelles.

J'ai vu des jockeys estamper les bookmakers tandis que d'autres fraudaient le Pari Mutuel.

Mais j'ai vu aussi le public applaudir de tout cœur à la victoire méritée d'un « toquard » qui lui faisait perdre son argent.

Les courses sont un monde, un monde plein de charmes, mais qui, comme tous les mondes, contient à la fois le meilleur et le pire.

Roger DORSEL.

© Archivos Estatales, mecd.es

Sous les grands arbres du VALOIS

à ERMENONVILLE où Gérard dansait avec Sylvie

Les chevaliers

ON a fauché les orties de la grande friche, mais au bord des ruisseaux les menthes et les citronelles qui sont restées fraîches entourent le jardin d'arc de leur parfum violent. De grands beaux arbres du Valois limitent le carré du jardin d'arc. Par une brèche s'aperçoit l'étang tout blanc de fleurs d'eau et les peupliers illustres qui entourent, dans l'île, le tombeau de Jean-Jacques.

Nous sommes à Ermenonville, à dix lieux de Paris, dans le parc d'un château qu'il y a 480 ans prirent au seigneur détesté Robert de Lorris les troupes parisiennes d'Etienne Marcel le Parisien, alliées aux Jacques, aux paysans révoltés que commandait Guillaume Karle, de Marlo... Ermenonville qui n'est pas célèbre seulement par cette première alliance victorieuse des travailleurs des villes et des champs, mais par son parc qui avant la révolution préfigura le romantisme, par la mort de Rousseau, par les contes admirables, populaires et charmeurs, du grand Gérard de Nerval.

La grande fête des tireurs d'arc a commencé dans la lumière grise de ce jour de juin trop nuageux. Dans le jardin d'arc, contre des bottes de paille comprimée, sont dressées les grandes cibles au centre desquelles s'attache une cible plus petite, le « *marmot* ». Les grandes cibles sont ornées à l'aquarelle de fleurs des bois et des champs, aussi naïves, aussi fraîches que celles qui ornaient les assiettes de faïence paysanne, il y a cent ans.

Les archers tirent à cinquante mètres. Ce sont tous de vrais, de francs, de purs paysans français; avec leurs moustaches grises, leurs nuques cuites de soleil et coupées du losange de rides profondes, leurs gros souliers, leurs grands pas lourds et précis, leurs chemises de flanelle, leur culotte de velours à côte, leurs pull-over façon jacquard. Ils portent leurs arcs dans des étuis, des espèces de grands parapluies de cuir, pendus derrière, à l'épaule. Leurs arcs sont de bois ou de métal, ils se démontent en deux, par le milieu. Ces archers n'ont qu'une flèche, empennée de couleurs qui lui sont propres et qu'ils vont enlever des cibles avant de tirer à nouveau.

Avec sa casquette, ses lunettes, sa figure ronde et poupine, cet archer de cinquante ans est peut-être un épicier de village. Mais le voici qui bande son arc, il place la flèche, il tend la corde, l'applique sur le milieu de son visage; la corde longe l'arête du nez et va toucher le milieu des lèvres tendues comme pour un baiser.

Aussitôt, la beauté du geste de l'arc a transfiguré l'archer. Le pull over façon

Les chevaliers de l'arc qui viennent de terminer leur concours défilent en musique. Quatre garçons de labour, de blanc vêtus, montés à poil sur d'énormes percherons blancs, ouvrent le cortège.

Derrière les quatre cavaliers blancs, viennent, balancés sur les épaules des chevaliers, capitaines ou connétables d'arc, les « bouquets » de bois sculpté, ornés de fleurs en papier, et qui tous sont un hommage à Saint Sébastien, patron des archers.

Puis viennent les ma[illegible]ttes. I[illegible] tent leur matou dans [illegible]e cag[illegible] ses épaules le corbeau Bra[illegible] dis que derrière eux, uns u[illegible] voie, grogne un porce[illegible] rose, [illegible] Crépy-

Cet archer de cinquante ans est peut-être un épicier de village, mais le voici qui bande son arc, il place la flèche, il tend la corde, l'applique sur le milieu de son visage, sur l'arrête du nez, et au milieu des lèvres tendues comme pour un baiser... La beauté du geste a transfiguré l'archer.

Le pull-over façon Jacquard a pris figure de cotte de maille, l'épicier ou le garçon de ferme est devenu une figure du moyen âge, une enluminure, une fresque. La flèche s'envole avec un bruit d'oiseau. Le bras encore levé, l'archer suit sa course vers la cible avec un regard tendre.

Dans le jardin d'arc contre[illegible] sont dressées les gra[illegible] cib[illegible] une cible plus petite, le mar[illegible] retirer de la cible sa flèche [illegible] ses points et prendre

© Archivos Estatales, mecd.es

ers de l'arc

pétuent une ancienne tradition

Jadard a pris figure de cotte de maille. L'épicier est devenu une figure du moyen âgune enluminure, une fresque. La flèche s'envole avec un bruit d'oiseau. Le brencore levé, l'archer suit sa course vers la cible avec un regard tendre. On voit, arout des doigts de la main ouverte qui a tendu la corde deux dés de cuir. Au br qui tient l'arc, à l'endroit où vient frapper la corde le coup tiré, un haut brlet de cuir verni, usé par les joutes, protège le poignet. « Bonjour, chevalier », a une archère avant de tirer la première flèche. Et près de moi un homme de quante ans explique : « Mon arrière grand-père était déjà connétable d'archerie et ssi mon arrière arrière-grand-père, dans les temps, avant la révolution. »

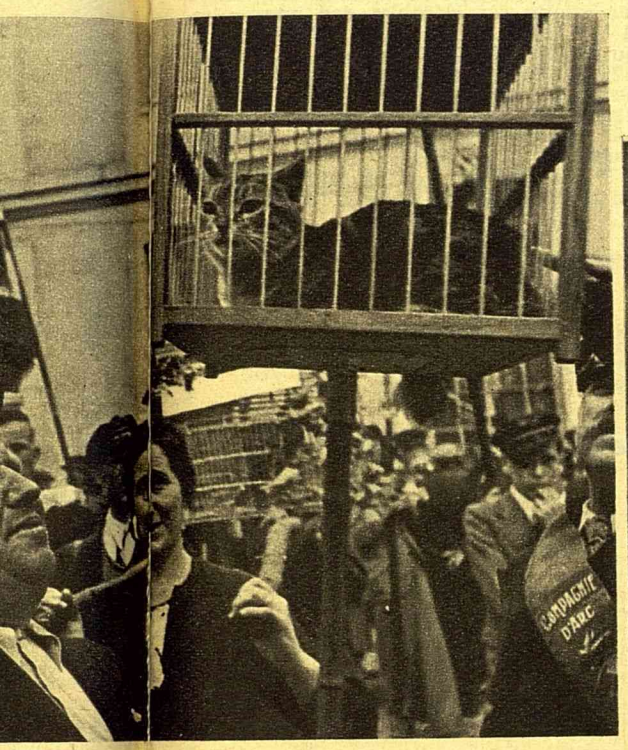
Lorsque, l'après-midi venu, le concours terminé, le vin d'honneur bu, se prépare le gr défilé, les compagnies d'arc déploient leurs bannières. Certaines s'honorent d'oir été fondées au XVIe siècle. Mais la tradition de l'archerie, dans notre Ile de Fce et ses confins, remonte à n'en pas douter au milieu du moyen âge. Il est curieux denstater qu'elle s'étend, aujourd'hui encore, à peu près sur le territoire exact qui fuelui des Jacques, de la Brie et la Champagne à ce Beauvaisis d'où vint G. Karle.

(*Voir la suite page 22.*)

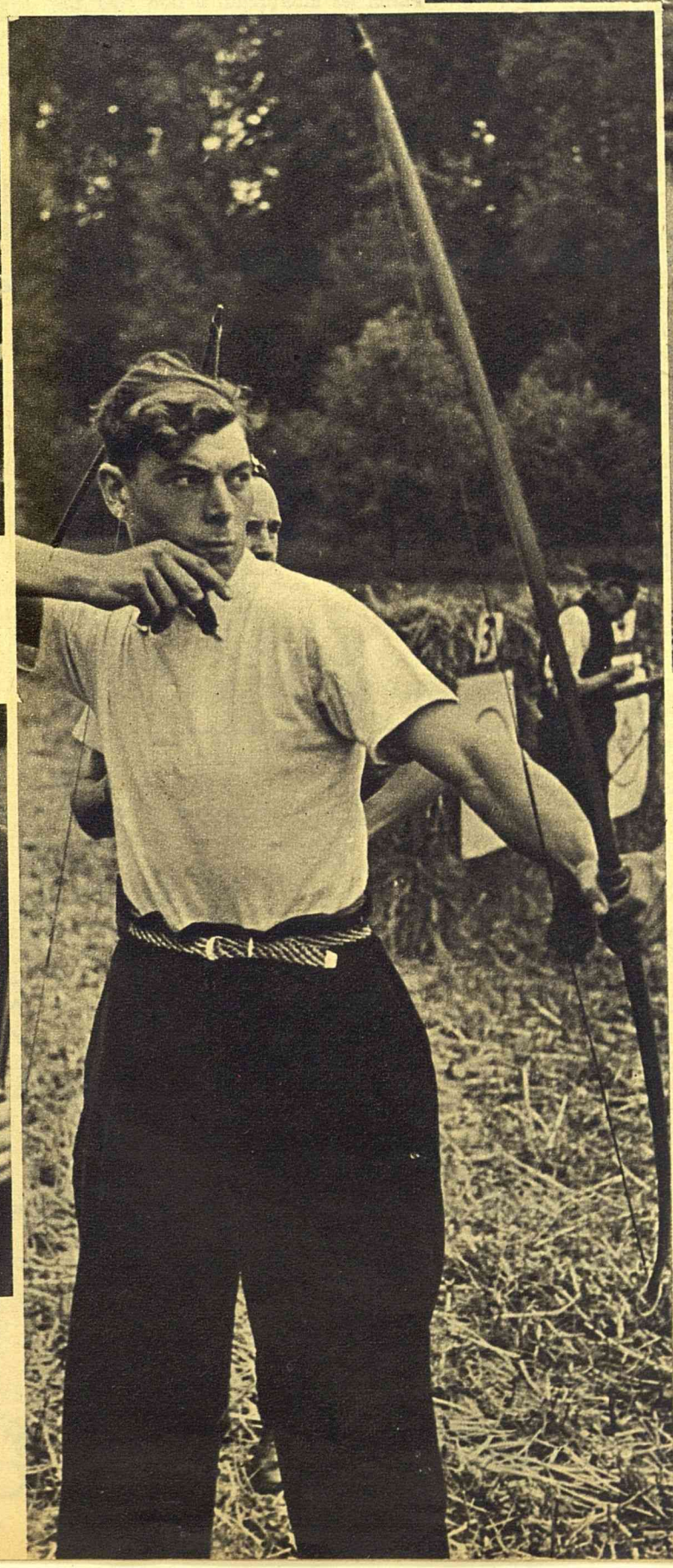
par Georges SADOUL

Reportage photographique
H. CARTIER

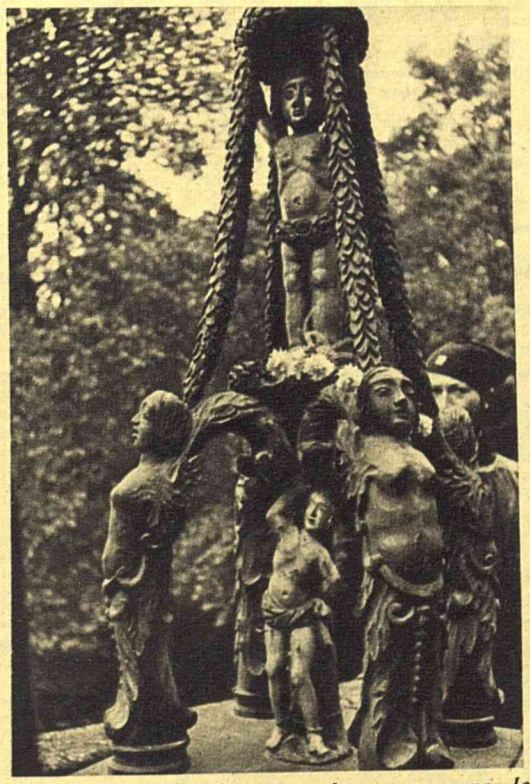
Saint Sébastien est le patron des archers pour avoir été percé de flèches par les Romains qui persécutaient les premiers chrétiens. Nos archers d'Ermenonville sont plus bénévoles qui ont comme cible des cartons enluminés de fleurs fraîches comme des faïences d'autrefois.



piennent les mottes. Les « miauleux » de Meaux por-eur matou dans la cage à serins, une archère porte sur paules le corbeau le Braine dans un panier d'osier, tan-ue derrière eux, uns une caisse de bois-blanc, à claire grogne un porcelet rose, fétiche de la Compagnie d'Arc de Crépy-en-Valois.



le jardin d'arcontre des bottes de paille comprimée, dressées les grales cibles au centre desquelles s'attache ible plus petite, le marmot ». Le coup parti, l'archer vient r de la cible salèche empennée à ses couleurs, marquer ses points et prendre son tour dans le concours.



Chef-d'œuvre d'artisans ou de compagnons, le « bouquet » abrite toujours une effigie de Saint Sébastien.

← *Ils sont archers de père en fils, tous paysans, de francs, de purs paysans français. Les jeunes continuent la tradition, seul le costume est différent de celui des anciens.*

© Archivos Estatales, mecd.es

LE THÉATRE

JULES CÉSAR aux Arènes de LUTÈCE

LES Arènes de Lutèce... C'est un lieu charmant et évocateur. Plein de silence. De ce silence qui est particulier au calme quartier du Jardin des Plantes où le promeneur peut, à chaque pas, convoquer des ombres illustres.

Les Arènes. A la vérité, elles sont fort modestes. Et leur modestie même ajoute à leur charme.

Il y a dix-sept siècles on y donnait des combats de gladiateurs, des exhibitions de fauves, on y organisait des chasses, et peut-être aussi des martyres.

Ce soir, grâce à l'Association **Action et Propagande,** fondée sous les auspices de Léo Lagrange et placée sous le patronage du Ministre de l'Education Nationale, on y donne la tragédie de Shakespeare, **Jules César.** Pendant la première quinzaine de juillet deux autres spectacles seront montés : **Marie-Tudor,** de Victor Hugo et **Œdipe-Roi,** de Sophocle.

De toutes les pièces du grand Will, **Jules César** est peut-être la plus élevée et la plus abstraite. La page de l'histoire romaine qu'elle fait revivre ne se limite pas au personnage qui lui donne son titre. Jules César ne meurt pas à la fin du dernier acte, mais au commencement du troisième. Brutus, qui pour peu de temps lui survit, dresse sa mâle grandeur dans tout l'espace de la tragédie.

Une photo « très avant-guerre » d'Yvette Guilbert, la reine de la chanson française dont on vient de fêter le cinquantenaire de la carrière artistique.

L'opposition entre Jules César, le dictateur et Brutus, le héros de la liberté, forme le nœud philosophique de l'ouvrage de Shakespeare. L'intérêt de la pièce n'est pas simple ; il est tout à la fois d'ordre historique, politique, humain, lyrique. Car il ne faut pas oublier que la pièce est écrite en vers dans sa plus grande partie; ce qui y justifie l'emploi fréquent du style sublime.

L'adaptation que nous en donne M. Gabriel Boissy est, à tout point, excellente. Fidèle à l'esprit du texte, la prose de l'adaptateur a la grande qualité d'être constamment l'équivalent du poème initial.

Il faut louer, en outre, M. Gabriel Boissy, d'avoir tenté de remédier, dans les deux derniers actes, à la trop grande dispersion des personnages qui constitue, dans la pièce de Shakespeare, une incontestable faute dramatique. Il était bien difficile d'y remédier complètement et je ne crois pas, d'ailleurs, que M. Gabriel Boissy ait pleinement réussi dans sa tentative.

Plus que jamais, j'entends être prudent, aujourd'hui en matière de critique. Car ce n'est pas petite chose que critiquer l'adaptation française de **Jules César.** On ne sait jamais bien au juste quels sont les véritables auteurs de tels ouvrages. Au cours des siècles, des beautés se sont superposées, tout comme des couches géologiques. Telle phrase admirable qui vous va droit au cœur quand vous l'entendez, un soir de juin 1938, dans les Arènes de Lutèce, est-elle de Gabriel Boissy ou de Shakespeare (ou du moins « celui qu'on appelle Shakespeare », dirait M. Abel Lefranc) ou d'un de ses contemporains, Ben Jonson, John Webster, ou de Plutarque, dont **La Vie des Hommes Illustres** a fourni à Shakespeare les sujets de plusieurs de ses pièces, ou bien appartient-elle à la Légende ou bien encore à l'Histoire réelle ? C'est ce qu'il est bien difficile de définir. Il a fallu beaucoup de poètes pour faire un grand général.

Je serai prudent également pour parler des acteurs. Jouer en plein air dans une enceinte qui peut contenir dix mille personnes, cela pose des problèmes qui n'ont rien à voir avec le théâtre de chambre. Si Vidalin, à qui revenait l'honneur de jouer Brutus, avait eu un plafond au-dessus de la tête, j'eusse dit du mal de lui. Mais il n'avait pas de plafond et c'est ce qui excusa peut-être son excessive déclamation. La remarque vaut un peu pour les autres interprètes. Jean Hervé, l'animateur de la troupe, mit au service de Marc Antoine la voix d'airain qui l'a rendu légendaire. Avec intelligence et finesse, il « inhuma » César. Le plein air ne vaut rien aux femmes et c'est une fière astuce d'avoir choisi pour les Arènes de Lutèce, une pièce qui n'en comportait pas. Mais, direz-vous, et Calphurnia, la femme de César, et Portia, la femme de Brutus ? J'entends. J'entends. Mais ce sont là rôles épisodiques joués épisodiquement par Mmes Delvair et Valsamaki.

Mendaille s'acquitta bien du rôle de Jules César, mais nous avions vu, au Théâtre de l'Atelier, un dictateur plus conforme au récit des historiens. Mendaille fut trop digne et pas assez épileptique. Le maître de Rome était fort porté aux plaisirs des sens et il n'épargnait en ce genre aucune dépense. L'Histoire nous apprend que le conquérant des Gaules était la proie de désirs impudiques et adultères. Un orateur du temps l'appelait, non sans audace : « Le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris ». L'acteur des Arènes n'a pas assez suggéré cette bi-polarité.

Parmi les interprètes, il faut citer encore : Nissar (Cassius), Harry Krimer, Stern, Hérel, etc...

Réglée par Jean Hervé, la mise en scène n'avait qu'un but: s'adapter au naturel décor de pierre. La nouveauté consistait en ceci : les acteurs ne jouaient pas sur la piste mais sur les gradins, primitivement réservés au public. La multiplicité des plans fut un élément de beauté et de grandeur. En fin de compte, un tel procédé scénique convient admirablement aux pièces de Shakespeare.

Les éclairages, dus à Roger Dornes, jouèrent un rôle de tout premier plan.

Reste à considérer globalement la question du théâtre de plein air. Je crois, pour ma part, que celui-ci peut donner les meilleurs résultats et je sais bien, en tout cas, qu'il est par excellence la formule du théâtre populaire. Mais les acquisitions de la science : électricité, cinéma, T. S. F. et plus particulièrement : amplification mécanique de la voix humaine, nous ont habitués à des richesses matérielles dont nous ne pouvons plus nous passer. Un spectacle comme celui-ci devrait être, au premier chef, un spectacle de masses. Or, les masses dont disposait M. Jean Hervé étaient mortellement squelettiques. Le dialogue d'un tel spectacle devait porter loin et haut. Or, malgré les efforts considérables des interprètes, il n'y avait bien souvent, dans l'arène qu'un filet de voix. Puisque, aussi bien, on n'hésite pas à utiliser, en matière de lumière, des projecteurs électriques dont ne disposaient pas les contemporains de César, pourquoi hésiterait-on à amplifier leurs voix illustres ?

Il faut l'avouer : on ne peut plus, dans un théâtre antique, jouer à l'antique.

François DRUJON.

RANDONNÉE EN FORÊT d'ERMENONVILLE et dans les BOIS de MONTLOGNON

Très belle excursion, presque constamment en forêt, sauf au début.

Descendre à la gare de **Plessis-Belleville** (Paris-Nord) ; devant soi, le vaste plateau où se déroula une partie de la sanglante bataille de la Marne en 1914.

De ce point, deux itinéraires :

1° **A pied :** Par **Montagny** (3 km.), le **Poteau de Perthes** (4 km. 500), le **Parc d'Ermenonville** (6 km.); on traverse les **bois de Montlognon,** aux charmants berceaux de verdure, l'arrivée sur le parc est très belle dans de grandes futaies de pins sylvestres (rochers à droite du chemin, vers la crête).

2° **En autobus** de la gare au charmant village d'**Ermenonville** (tous ravitaill.). A pied, en suivant le mur est du parc, on rejoint l'itinéraire précédent (sentier pittoresque bordé de sapins) (1 km. 500), maison forestière et site de camping (autor. nécess.).

A Ermenonville, il est recommandé de visiter **le Parc** (très intéressant) et le **tombeau de J.-J. Rousseau à l'île des Peupliers** (ses restes ont été transférés au Panthéon). Suivre, par sentiers sous bois, les bords de l'**Aunette** qui forme une cascade et bientôt de beaux étangs qu'on longe pour atteindre la grille du **domaine de Châalis** (3 km. 500 depuis Ermenonville). A visiter le musée Jacquemard André et les ruines d'un abbaye du XIII[e] siècle dans un cadre splendide.

Revenir à l'ouest, vers la route, que l'on traverse, pour atteindre la **Mer de Sable** (4 km.), un des plus curieux sites des environs de Paris.

A visiter, à proximité, le **vallon du Désert,** chaos de rochers à l'aspect bellifontain, où J.J. Rousseau aimait à se promener.

Traverser la **Mer de Sable,** vers l'Ouest, et, au sommet, entrer sous bois, passer directement à travers la futaie, pour atteindre le carrefour de la **Maison-Blanche** (emplacement de camping, autorisat. nécess.) (5 km.).

Suivre les indications et vérifier les chemins à la boussole pour atteindre successivement le **Signal d'Enfer,** le **Poteau de la Croix d'Anleu** et le **Champ de tir** (9 km. 500); trajet accidenté qui passe par de très beaux sous-bois et de splendides futaies.

Jusqu'à **Senlis,** taillis, puis traversée d'une petite plaine, et on atteint la ville par le Sud (13 km.).

A VISITER, A SENLIS :

L'Eglise Notre-Dame (XII[e], XIII[e] et XVI[e] siècles), ancienne cathédrale, le **vieux château** et les vestiges des **remparts** de l'enceinte gallo-romaine, les **arènes** de la même époque, le **musée régional** et le **musée de la Vénerie.**

Retour par la gare de Senlis (brûlée en 1914 et reconstruite après la guerre), quelques trains directs pour Paris.

Jean LOISEAU.

EN CAMPING

Ne pas oublier :

◆ De rechercher une vue agréable à l'entrée de votre tente.

◆ De ne pas se placer au bas d'une pente ou dans un creux qui pourrait recevoir le ruissellement des eaux de pluie.

◆ De ne pas s'installer sur un terrain humide ou marécageux.

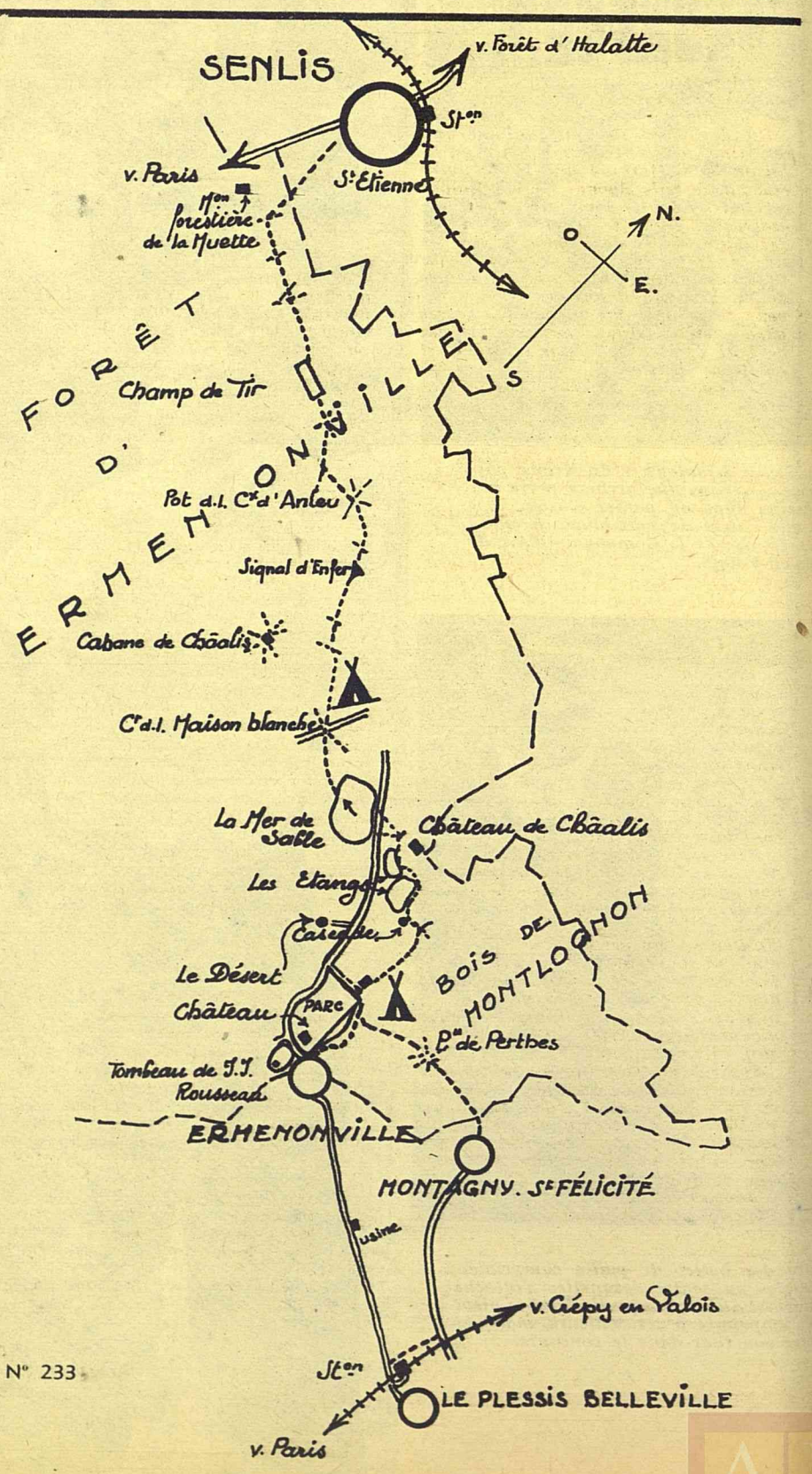
◆ D'orienter la tente par rapport au vent, l'entrée à l'opposé de la venue du vent.

◆ De ne pas masquer la vue d'un autre campeur déjà installé avant soi.

◆ D'éviter les hautes herbes, miniature de jungle à insectes indiscrets, où l'on perd bien souvent de nombreux objets.

◆ De ne pas monter une tente sur un sol en pente même légère, car la nuit, le campeur endormi, par des mouvements inconscients, finira par glisser hors de la tente ou se tasser contre les parois.

◆ D'éviter, *si possible*, de placer sa tente au voisinage trop proche de celles d'autres campeurs que l'on gêne par le bruit de sa conversation.



© Archivos Estatales, mecd.es

CONCLUSIONS D'UNE ENQUÊTE

Les hasards des programmes dans les salles de quartier, les reprises d'été m'ont permis de revoir ces jours derniers des films anciens de 4 ou 5 années, français ou américains. Je crois que les leçons de cette expérience pourront servir de conclusion à notre enquête sur les cinémas américain et français.

J'ai revu, pour les films américains, Ceux de la zone, *de Borzage,* Les hommes traqués, *film de gangster,* Prologues, *film à grand spectacle,* Aller-retour, *l'une des premières comédies légères. Ces œuvres, à l'exception de* Ceux de la zone, *qui est un chef-d'œuvre, ne sont rien d'autres que des bonnes œuvres de série, selon la manière américaine d'autrefois.*

Or, il n'est pas un de ces films déjà anciens qui ne soit infiniment supérieur aux meilleurs films américains de cette saison. J'ai admiré Rue sans issue, *mais je donnerais* 10 Rue sans issue *pour un nouveau* Ceux de la zone. *Je donnerais de même la totalité de la production sophistiquée de ces six derniers mois, pour la vulgarité trépidante de* Prologues.

Comparez comme moi d'anciens films américains aux productions nouvelles. Je suis certain que vous ne pourrez que constater, comme je l'ai fait, la stagnation et la régression du cinéma d'Hollywood, depuis ces deux ou trois dernières années.

Du côté des films français, les œuvres que j'ai vues passèrent toutes, en leur temps, pour être considérables. C'était David Golder, *le premier des films artistiques de Duvivier.* Le Grand Jeu *de Feyder, qu'acclame toute la critique.* La Maternelle *de Benoît Lévy et Marie Epstein, un des rares films français qui fut alors présenté à New-York et qu'on salua comme un chef-d'œuvre.*

On doit constater aujourd'hui que ces films n'eurent d'importance qu'en raison de l'effarante nullité de notre cinéma, à cette époque. David Golder *est indéfendable, sommaire, fabriqué, grotesque. Je défie le plus fanatique des admirateurs de Feyder de ne pas rire de pitié aux trois quarts du* Grand Jeu. *Et si les scènes enfantines de* La Maternelle *ont encore une saveur prise à la vie même des gosses parisiens, les scènes qui se passent hors de l'école sont d'une effarante et révoltante sottise.*

Si l'on confronte ces « chefs-d'œuvres » du cinéma français d'avant 1935 *et les films, même de qualité courante, produits chez nous cette année, on devra de gré ou de force reconnaître les pas de géants de notre cinéma depuis deux ans.*

Le film français est en grands progrès. Le cinéma américain est en stagnation ou en net recul.

Voilà un état de fait qui me semble très important, et qui est la raison même de cette enquête.

Mais que ce début de succès ne nous grise pas. Si le cinéma français est devenu le premier de l'Europe occidentale, il ne faut pas oublier que nous devons cette place à l'effondrement des espoirs anglais, à l'anéantissement par Hitler du cinéma allemand, à la bêtise irrémédiable des films mussoliniens. Nous avons acquis — et non conquis — des positions exceptionnelles. Nous avons su profiter d'un état de fait. Mais nous avons encore beaucoup à faire.

Reprenant les justes réflexions d'un de nos lecteurs, je répéterai qu'il faut nous garder de ce réalisme *de gigolettes et de barbeaux qui gâche* Pépé le Moko *et le* Quai des Brumes, *comme d'ailleurs d'un certain* réalisme féerique *qui déparait* Les disparus de St-Abel *ou* Drôle de drame, *pour atteindre le véritable réalisme, celui qui montrera la France vraie, la France vivante, ce réalisme qui fait déjà la gloire d'un Renoir.*

Il nous faut combler certaines lacunes en créant par exemple un nouveau cinéma comique. Il nous faut aussi améliorer notre technique : le jeu des acteurs, la photo, l'éclairage. Il faut apprendre avec la couleur la technique de demain.

Jamais sans doute depuis 1914 *l'avenir ne s'est montré sous un jour plus favorable pour le cinéma français. Souhaitons que les films de demain sachent gagner leur chance.*

Georges SADOUL.

CINÉMA

Une émouvante scène du film « Le Petit Chose » avec (au centre) **Robert Lynen.**

LES FILMS

LE PETIT CHOSE

M. Maurice Cloche a incontestablement du talent. Je n'ai vu ni les deux documentaires de ses débuts, ni *Ces dames au chapeau vert* que certains de nos lecteurs ont aimé; *Le Petit Chose* contient en tout cas des passages de valeur. J'aime ce moment où le petit Chose voit dans un long corridor passer deux femmes dont on n'a guère le temps d'apercevoir le visage; et même cet escalier que monte une femme en crinoline, photographiée avec un goût qui se souvient de Manet et des premiers Monet. Ces qualités n'empêchent pas *Le Petit Chose* d'être dans son ensemble une œuvre médiocre. Maurice Cloche, qui a le sens de la belle photo, du beau mouvement, du beau costume, ne sait ni choisir ses scénarios, ni diriger ses acteurs. Le film qui s'en va à la débandade est souvent bêtasse et mal découpé. Robert Lynen, qui a des dons, n'a jamais l'occasion de les montrer. Le Vigan, qui sut composer plusieurs bons rôles, est ici médiocre et faux. L'excellent Charpin est plus conventionnel qu'il ne le serait dans aucune sous-production commerciale. M. Cloche est jeune. Il apprendra peut-être un jour le métier de metteur en scène dans sa totalité. Mais qu'il veille non seulement à améliorer sa régie, mais aussi à choisir ses sujets. Sinon, lui qui vaut certes mieux aujourd'hui que l'auteur de *l'Apppel du silence,* risque de devenir le Léon Poirier de demain. (*Film français de Maurice Cloche, avec Robert Lynen, Arletty, Charpin, Marianne Oswald, etc...*).

●

LA REVUE DU COLLEGE

Un collège veut présenter une « revue ». Un professeur ne veut pas de Jazz Hot dans la revue. Mais un ancien élève du collège, metteur en scène dans les cabarets de Broadway, monte une si belle revue qu'elle triomphera dans un des principaux théâtres new-yorkais. La réalisation n'est guère meilleure que le scénario. On revoit ici les musiciens et les artistes de *Hollywood-Hôtel.* Mais dans ce film la musique et le rythme étaient un peu meilleurs. Il semble décidément bien que le film américain à grand spectacle soit à l'agonie. Le temps de *Chercheuses d'or* est à jamais révolu. (*Film américain, de William Keighley, avec Dick Powell, Priscilla Lane, etc.*).

LE DEFI

Un cow-boy devenu grand boxeur se bat malgré lui contre son futur beau-frère, par lequel il se laisse très aimablement battre. C'est un bon petit film de série, sans prétention et sans de trop grosses insuffisances. Barton Mac Lane a une bonne gueule de brute. Wayne Morris est « rudement beau garçon », affirmait à très haute voix ma voisine; je ne doute pas qu'il plaise beaucoup aux dames, d'autant plus qu'il joue assez bien la comédie. (*Film américain, de Reeves Eason, avec Wayne Morris, Barton Mac Lane, June Travis.*)

●

L'OMBRE QUI FRAPPE

Rien d'autre à signaler dans ce film policier du genre le plus conventionnel, et qui fait, malgré lui, plus rire que pleurer, que la rentrée d'un jeune premier d'autrefois, Rod La Rocque, jadis célèbre et maintenant moins connu qu'un colonel retraité spécialisé dans les amphigouris. (*Film américain.*)

G. S.

●

NOUS AVONS AIMÉ :

UN PEU

Pilotes d'Essai (bien joué); **Tom Sawyer** (honnête); **Délicieuse** (charmant); **Gueule d'amour, l'Impossible Mr Victor** (consciencieux); **Le Petit Chose** (inégal); **Un Carnet de Bal** (vedettes); **Théodora devient d'amour, L'Etrange Mr Victor** (consciencieux); **Cette Sacrée vérité, Week-end mouvementé, La 8e femme de Barbe Bleue, Miss Catastrophe, Quelle joie de vivre, etc.** (vaudevilles américains); **Naples au Baiser de Feu** (pas si mal); **Hollywood, Hollywood** (bon enfant).

BEAUCOUP

La Force des Ténèbres (drame policier); **J'ai le Droit de vivre** (Fritz Lang); **Pépé-le-Moko** (bien fait); **Deama et ses Boys** (fraîcheur); **Légion noire** (antifasciste); **Un jour aux courses** (Marx Brothers).

PASSIONNEMENT

Blanche Neige et les 7 nains (féerique); **La Grande Illusion** (Renoir); **Le quai des Brumes** (réussi); **La Marseillaise** (grandiose); **Rue sans Issue** (drame); **Ceux de la zone** (un chef-d'œuvre, en version anglaise).

PAS DU TOUT

Une de la Cavalerie, Monsieur Bégonia, Bar du Sud, Saratoga, L'ombre qui frappe, Gosse de Riche, Rendez-vous Champs-Elysées, Le Mot de Cambronne, Le dernier train de Madrid, Claudine à l'école, Tamara la Complaisante, Le Cantinier de la Coloniale, L'Occident, etc...

LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 17 AU 23 JUIN

SPECTACLES ET CONCERTS

Tous les soirs à 20 h. 30, au Théâtre Pigalle, 12, rue Pigalle, les Artistes du Théâtre du Peuple jouent « Le Foyer », comédie en 4 actes d'Octave Mirbeau et Thadé Nathanson. Pl. : 4 à 25 fr. Loc. « Regards ».

Vendredi 1er, à 20 h. 30, au Palais de Chaillot, place du Trocadéro : Grande Fête Populaire de l'A.P.A.M., au Musée de l'Homme, véritable inauguration populaire. Grande tombola. Billets en vente, 29, rue d'Anjou.

BALADES ET RANDONNEES

Samedi 2 : Sortie cyclotouriste sur Serbonne. R.-vs Porte de Vincennes à 6 h. 45. Départ à 7 h. par Joinville, Villiers, Malnoue.

Dimanche 3 : Croissy-Beaubourg, Villiers-sur-Morin, Serbonne (coucher à l'auberge). Retour par Tigeaux, Villeneuve-le-Comte, Pontcarré, Roissy, Pontoult, Porte de Vincennes (110 km.).
(Sortie des Amis de la Nature.)

VISITES DE MUSEES, CONFERENCES, ETC.

Dimanche 3 juillet, 14 h. 30 : Visite du Groupe Scolaire et du Dispensaire de Ville-juif, avec André Lurçat et Mme Bonneval. Autobus 85 jusqu'au terminus. Rend.-vous devant le Groupe Scolaire Karl Marx. (Visite organisée par l'A.P.A.M., 29, rue d'Anjou.)

●

LES LIVRES

MES 126 GOSSES

un livre de Juliette PARY

(Flammarion, édit.)

Les vacances. Quelle joie et quelle fraîcheur s'attachent toujours à ce mot. Dans notre vie citadine si fièvreuse, si épuisante, à chaque été, il évoque ce qui est vert, ce qui est bleu, campagnes et calmes horizons, mer et prairies, montagnes et ciel, rivières et paix. Il y a encore, hélas! des dizaines de milliers d'enfants qui ne partent pas en vacances. Pour eux, l'été se réduira aux squares poussiéreux, aux ruisseaux des grandes villes, aux puanteurs des cours. Voilà pourquoi je vous conseille de lire le très beau, le très émouvant livre de Juliette Pary, « MES 126 GOSSES », paru il y a quelques mois (Flammarion, édit.). Je vous le conseille aussi parce que c'est un des livres les plus vivants que j'ai lus ces dernière années et qu'il me paraît impossible quand on l'a commencé de ne pas le dévorer avec avidité.

Juliette Pary a le don, qui est refusé à trop d'auteurs qui s'intitulent romanciers, de la vie. Ses enfants existent, on connaît le ton de leur voix, la frimousse de chacun, le drame particulier de chaque vie enfantine. Et nous n'oublierons plus Flampin, ni Œuf Rasé, pas plus que Françoise la Justice, Adèle ou Honorine, les 42 « frappes » et les 43 « quilles ».

En racontant avec un talent très sûr et très prenant l'histoire d'une colonie de vacances, c'est tout le problème de l'enfance misérable que pose Juliette Pary, dans toute son acuité. Elle le pose avec courage, sans illusions comme sans défaitisme. Et « Mes 126 gosses », cette œuvre charmante, est parfois une œuvre qui arrache les larmes. C'est sans doute la tare la plus monstrueuse de notre société que l'état et les conditions dans lesquels elle laisse vivre, grandir, souffrir, et trop souvent mourir, tant et tant d'enfants.

Chaque éducateur, chaque éducatrice devrait lire ce livre où l'on peut voir que ce n'est pas une affaire facile que de « s'occuper des gosses » mais, au contraire, l'entreprise qui demande le plus de tact, d'énergie, de souplesse et de constance.

Pierre UNIK.

LA FETE DE L'A. P. A. M.

C'est demain vendredi 1er juillet, à 20 h. 30, qu'aura lieu, au Palais de Chaillot, place du Trocadéro, la Grande Fête Populaire de l'Association Populaire des Amis des Musées. La fête qui ne sera rien moins que l'inauguration populaire du Musée de l'Homme comprendra une visite de ce dernier sous la direction des principaux collaborateurs, une partie artistique ainsi que le tirage d'une importante tombola. On peut retirer les billets, 29, rue d'Anjou et à l'entrée.

© Archivos Estatales, mecd.es

NOUVELLES VEDETTES du MUSIC - HALL

LA chanson, gloire du music-hall français, se trouve actuellement dans un état de gestation, dont les résultats ne se feront guère attendre quoiqu'on ne puisse encore prévoir quels ils seront.

Les récents passages à Paris de trois vedettes consacrées : Marie Dubas, Lucienne Boyer et Lys Gauty, munies de leur nouveau répertoire, ont reçu du public un accueil moins chaleureux qu'à l'accoutumée.

Le public, dans son inconsciente compétence, a raison.

Si ces artistes, hier favorites, ne l'intéressent plus, c'est évidemment parce qu'elles vivent à leur propre rythme et non à celui des foules qui viennent les entendre. Elles s'enfoncent dans leur style en un curieux égocentrisme; se choisissent un répertoire sur mesures, sans imprévu, égal, donc monotone.

Nous risquons d'assiter à leur rapide déclin, au cas où elles ne comprendraient pas qu'elles doivent puiser dans les goûts nouveaux du public les forces vives de leur travail.

Pendant ce temps, impresarios, directeurs et journalistes, avides de nouveauté, poussent les jeunes, jusqu'ici peu encouragés. Et c'est un fait que je tiens à signaler avec d'autant plus de liberté que j'appartiens moi-même aux nouvelles générations et avec d'autant plus de force que je pressens un danger à cette action — **qu'on spécule aujourd'hui sur la jeunesse.**

Au cinéma au théâtre, au music-hall, on leur donne leur chance, ce qui me réjouit. La faute consiste à les mettre sur-le-champ en vedette, car nul n'ignore combien cruelle est la **mode**, cet affreux et magnifique mot parisien, qui exalte aujourd'hui et demain rejette.

Craignons que pour Charles Trenet-interprète (le Charles Trenet inventeur de chansons a plus d'envergure), l'étoile ne soit que filante; que Nadia Dauty, si elle ne sait pas dégager elle-même sa vraie personnalité, ne rentre bientôt dans le troupeau des « charmantes fantaisistes » et que la Môme Piaf ne se prenne pour une femme du monde.

Les feux de paille que furent Mireille, Tino Rossi et quelques autres, doivent les faire réfléchir et leur empêcher de se prêter aux combinaisons publicitaires et spéculatives des impresarios et des directeurs. Ceux-ci proposent, mais c'est le public qui dispose.

Combien je préfère à ces gloires immédiates la progression sage et laborieuse d'une Lyne Clevers, d'une Lyen Viala, qui en celà ne font que suivre une tradition presque artisanale et créatrice de Chevalier, de Mistinguett, de Mayol, incontestables valeurs dans ce genre non mineur de la chanson.

YVES-BONNAT.

Campagne contre l'ART VIVANT

P.-S. — L'Association des Peintres et Sculpteurs de la Maison de la Culture organisait le 24 juin, salle Poissonnière, un grand débat sur «la Liberté dans l'Art», à propos des attaques contre l'art moderne évoquées ici par Jean Lurçat. A cette séance participaient quelques-uns des plus notoires parmi les représentants de l'art, de la littérature, et aussi de la science de notre pays.

HABITANT *Paris depuis 1910, naturalisé, un de nos collègues, parce que d'origine polonaise, est attaqué dans un journal du matin trop connu, et par une confrérire d'aquarellistes inconnus de la veille, de toujours et de demain. Il lui est reproché d'avoir fourni au Palais de la Découverte une œuvre décorative dont le crime est de ne point trop s'inspirer des directives chères à MM. Puech, Bartholomé ou... qu'on me souffle des noms; ces sortes de génies apparaissant et s'oubliant, comme chacun sait, en l'espace d'un matin. Ainsi que les roses !*

Ce journal qualifie l'œuvre de notre collègue en termes qu'il nous faut bien considérer comme frères ou comme copiés sur ceux qu'emploie si couramment, lorsqu'il est question des démocraties ou de la France, la presse de Berlin ou celle de Burgos.

Nous connaissons la chanson ! Rien ne s'est créé en France, depuis 50 ans, de vivant ou d'inventif, sans que de telles attaques n'aient lieu. Cézanne, Van Gogh, Matisse ou Rodin en savent quelque chose. Et que l'on veuille bien consulter la collection de l' « Echo de Paris », année 1915. Il y sera retrouvée une série d'articles de M. Cormon, alors membre de l'Institut, qualifiant l'école impressionniste française de filiale dissimulée de l'espionnage allemand. Qui supposerait que je plaisante, consulte, je le répète, l' « Echo de Paris », année 1915.

M. Cormon, depuis, est mort. Son œuvre ne vécut pas plus. Mais Monet, Gysley, Picasso, Rodin, vivent dans notre esprit, plus que les 40 de l'Institut, leur inutilité et impuissances mises bout à bout.

En 1914, le cubisme est présenté au Français comme art d'essence « boche ». En 1938, le cubisme est présenté par M. Hitler comme art d'essence juive et française. Comprenne qui voudra, ou pourra !

La morale de tout ceci est que, périodiquement, comme les crues ou la fièvre aphteuse, ces messieurs les professeurs *de l'Ecole des Beaux Arts (je n'ai pas dit les élèves !) tiennent à se rappeler au souvenir de la nation par quelque niaiserie ou trahison de choix qui leur conserve incontestablement dans l'Histoire la place à laquelle ils ont droit : c'est-à-dire celle du clown Chocolat, du chef de gare malheureux en amour ou du « battu content de lui-même »...*

Jean LURCAT.

Les Chevaliers de l'Arc

(*Suite de la page* 13.)

Mais si anciennes que soient leurs origines, ces Chevaliers de l'arc qui le sont de père en fils et de Français en Français depuis six siècles peut-être, qu'ils se nomment chevaliers ou capitaines, ou connétables, conservent surtout des témoins de l'époque où Gérard dansait avec Sylvie sur la grande pelouse d'Ermenonville, tandis que les filles chantaient « *Quand Jean Renaud de la guerre revint* » ou « *Il y a dix filles dans un pré* ».

C'est du début du siècle dernier que datent en particulier les étonnants *bouquets* provinciaux qui sont, en Valois, des vases remplis de roses de soie dues au talent de Mme Marteau, couturière à Espaubourg (Oise), mais qui sont, en Champagne et en Brie, d'étonnantes architectures abritant l'effigie de Saint-Sébastien, patron des archers; ces architectures, qu'elles soient temples grecs, chapelles gothiques, échafaudages quasi-nègre, sont des chefs-d'œuvre d'artisans ou de compagnons.

L'orphéon se prépare, dans la cour de l'auberge. Les chevaliers de l'arc chantent en chœur, un peu faux, mais avec beaucoup d'âme, la *Chanson des blés d'or* qui dans leur bouche devient une chanson folklorique au même titre que ces ariettes du XVIIIe siècle oubliées par les villes, mais toujours chantées, et avec un accent qui les a renouvelées par les paysans de Lorraine ou du Berry.

Le cortège s'ébranle. Les bouquets balancent à dos d'homme leur architecture admirable. Au bout d'une perche les « miauleux » de Meaux tiennent dans une cage à serins un beau matou, leur animal fétiche. Crépy-en-Valois a un cochon de lait tout rose derrière des lattes de bois blond. Le corbeau de Braine est enfermé dans une cage d'osier, toute neuve, faite comme un panier par quelque vannier de village Quatre garçons de labour, vêtus de blanc, leurs brodequins ferrés aux pieds, ouvrent le cortège, montés à poil sur d'énormes percherons éclatants de blancheur sur la tapisserie des feuillages. Puis vient Sylvie, dans la coiffe de dentelle du pays, celle des paysannes du temps de Gérard de Nerval.

Rien dans cette fête admirable et fraîche comme peut l'être, en plein été, l'ombre d'un noyer, rien qui sente la reconstitution à l'usage des touristes, la chienlit des mi-carêmes ou la reconstitution historique, hors peut-être cette « *manécanterie* » au nom prétentieusement moyenâgeux qui a le tort de chanter les beaux airs populaires français comme de l'opéra ou de l'opérette.

Mais cette mécanterie n'est pas d'ici, c'est une importation de la grande ville proche. Tous les autres gens de la fête sont d'authentiques paysans, des vrais travailleurs et ces archers qui portent les « *bouquets* » ont, sous la casquette d'employé de chemin de fer qui est celle des archers, la dignité, la noblesse, la grâce fière des statues populaires de Chartres ou de Reims.

L'authentique peuple français était ici chez lui, rendant cette fête parfaite aussi authentique que celles du fond de la Bretagne ou des Cévennes. Et pourtant, les paysans d'ici voient à l'horizon se dresser l'échafaudage de la Tour Eiffel.

Allez aux fêtes de l'arc, à Ermenonville ou à Crépy-en-Valois, allez-y voir battre le cœur de la France. Il n'est pas de spectacle plus beau que cette fête dans sa pureté traditionnelle. Hâtez-vous d'aller applaudir les archers de Valois avant le jour redouté, et peut-être prochain, où les « gens bien » viendront deshonorer ces fêtes avec leurs autos, leurs rires idiots et leurs papotages de perruches.

Georges SADOUL.

PARTEZ EN VACANCES

MAIS N'OUBLIEZ PAS D'EMPORTER UN LIVRE DES E. S. I.

COLLECTION CIMENT

La Chine rouge en marche, par Agnès Smedley	18 »
La fosse aux Indiens, par Iorga Icaza	
Entre marteau et enclume, par Edwin Seaver	24 »
Légion 14, par Victor Fink	18 »
1919, par John dos Passos (2 vol.)	45 »
L'Acier, par André Philippe	21 »
Et l'Acier fut trempé, par N. Ostrovski	25 »
La grande lutte, par Tristan Rémy	18 »
La Passion de Joss Fritz, par G. Regler	18 »

HORS COLLECTION

Enfance, par P. Vaillant-Couturier	18 »
La Tentation, par F.-C. Weiskopf	15 »
Contre-attaque en Espagne, par R.-J. Sender	5 »
Avant l'Aube, par Ludwig Renn	18 »
Le Refus, par Edith Thomas	15 »
Le Partage des terres, par C.-M. Arconada	15 »
Le Collier de cuir, par René Blech	15 »
Le Chemin de février, par A. Seghers	15 »
Manifestation interdite, par L. Moussinac	15 »
Les Montagnes et les Hommes, par M. Iline	15 »
Histoires de brigands, par L. Guilloux	12 »
La Légende d'Ulenspiegel, par Ch. de Coster	30 »

COLLECTIONS HORIZONS

Pascaline, par Georges David	18 »
La Cité dans la Taïga, par P. Pavlenko	18 »
La Remise des Cailles, par Georges David	12 »
2.000 habitants, par Georges David	15 »
Passage à niveau, par G. David	12 »
Energie, par Fedor Gladkov	21 »
Tu seras Ouvrier, par G. Gueguen-Dreyfus	15 »
La Mère, par Maxime Gorki	21 »
Terres Défrichées, par M. Cholokhov	21 »
Juifs sans argent, par Michael Gold	15 »
Tchapaïev, par D. Fourmanov	18 »
Le Talon de fer, par Jack London	18 »

COLLECTION COMMUNE

Poésie, par P. Vaillant-Couturier	15 »
J'ai 20 ans, par R. Bellanger	12 »
Des Ouvriers écrivent	7 50

DIVERS

La Cagoule contre la France, par F. Fontenay	12 »
Fils du Peuple, par Maurice Thorez	10 »
Au nom de la loi, par Stefan Priacel	15 »
La France, histoire d'un peuple, par André Ribard	20 »

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

24, rue Racine, Paris

Radio

LA DICTATURE DE L'EPICIER

Il s'est produit, l'autre dimanche, à Radio-Cité, un incident significatif. Mlle Floraline — c'est-à-dire Yvonne Galli — vint prier les auditeurs de ne plus lui envoyer ni fleurs ni cadeaux On n'eut pas de peine à comprendre que ces attentions étaient désagréables à la firme commerciale patronnant l'émission.

Les assistants (il s'agit d'une émission publique) réagirent par des hou! hou! vigoureux. A la suite de quoi, avec une ironie peut-être involontaire, Yvonne Galli invita ses admirateurs à adresser leurs hommages directement à la maison commanditaire.

Ça nous étonnerait qu'ils suivent ce conseil. Le public prise peu la muflerie. Ce n'est pas les pâtes X... et Y... qu'il admire, mais la charmante artiste qui, par son talent, fait à ce produit une publicité qui devrait inciter les fabricants à plus de reconnaissance.

Après tout, si les pâtes X... et Y... sont jalouses de Mlle Floraline, ils n'ont qu'à la remplacer par une nouille.

◆ L'autre jour un poste privé (Radio 37) prêta son micro au pandhit Nehru, successeur de Gandhi, de passage à Paris. Les déclarations du leader hindou furent d'une modération exemplaire. Aussi ne s'explique-t-on pas pourquoi un inspecteur de police se présenta au poste en question pour demander des explications. Ni pourquoi le service de la radiodiffusion fit des représentations à Radio 37. On veut de plus en plus étouffer la radio et lui enlever le peu d'indépendance dont elle jouit encore. Ne se trouvera-t-il donc personne pour rappeler à qui-de-droit que nous sommes encore en République ?

◆ Un mot malheureux de M. Henry Bénazet : parlant des beaux uniformes de spahis et autres soldats qu'on se prépare à faire admirer aux souverains anglais, il remarqua : « Mais on devra les laisser, ces beaux uniformes, quand on ira dans les barbelés! » De la patience, que diable, monsieur Bénazet!

◆ « Bois de Boulogne », de Rip, a été retransmis par Radio-Cité. Certains passages sont franchement graveleux. On n'est pas plus pimbêche qu'un autre, mais on aime bien qu'on mette à certains propos une certaine forme. En tout cas, n'en déplaise à la Censure et à M. J. Julien, nous préférons encore une allusion aux pieds de M. Lebrun ou au nez de M. Bonnet aux plaisanteries de M. Rip sur certaine maladie intime. Et pourtant, ce sont les chansonniers qui sont muselés !

◆ Devons-nous, la saison prochaine, continuer la Famille Duraton? Telle est la question que pose Jean Granier aux lecteurs-auditeurs d'« Ici Radio-Cité ». Il se trouvera, évidemment, assez de personnes pour encourager cette émission. Mais, dans leur propre intérêt, les Duraton feraient tout de même bien de songer, sinon à la supprimer, du moins à la renouveler. Les meilleures formules vieillissent vite à la radio. Dès qu'on tombe dans le procédé, il vaut mieux chercher autre chose. Et la meilleure preuve qu'il est temps de changer c'est que les Duraton eux-mêmes en sont venus à se poser la question.

◆ Un gala Yvette Guilbert, à Radio 37, nous a fait passer une excellente soirée. Yvette n'a pas vieilli et ses chansons sont toujours aussi fraîches. Entendu, au cours de ce gala, une très amusante imitation de Sacha Guitry par Paul Colline.

◆ Le quart d'heure du « Canard Enchaîné », à Radio 37, est subversif au possible. Les oreilles de dame Anastasie doivent en rougir et ses ciseaux la démanger.

JEUDI 30 JUIN. — « David Copperfield », d'après Dickens (Paris-T.T.T., Marseille, Grenoble, 20 h. 30); Retransmission de l'Opéra-Comique (Radio-Paris, en soirée); Rétrospective chansons à succès (Radio-Cité, 20 h.); Gala, avec Damia, Alexandre, Lotte Schœne, Trenet, Marie Dubas (Radio 37, 22 h. 45); « Pour aimer Haydn » (Luxembourg, 21 h. 15).

VENDREDI 1er JUILLET. — Les Enfantines, concert sur des thèmes enfantins (P.T.T., Marseille, Grenoble, 20 h. 30); Concert de nuit (Radio-Paris, 23 h.); le quart d'heure du « Canard Enchaîné » (Radio 37, 20 h. 15); **L'Exécution**, de H. Monier; **Le Père Joué**, de Lope de Vega (Tour Eiffel, 15 h. 31); **Sérénade nocturne**, de Mozart (Luxembourg, 21 h. 15).

SAMEDI. — **M. Pickwick au Théâtre des Enfants**, émission enfantine, d'après Dickens (Radio-Paris, 17 h.); **Le déjeuner marocain**, de J. Romains (Radio-Paris, 20 h. 30); Le sport vu par les écrivains (Paris-P.T.T., 21 h. 50); Revue de la Semaine (Radio-Cité, 20 h. 15); Retransmission de **La Grande nuit de Longchamps** (Poste Parisien, 23 h. 15).

DIMANCHE. — **Brummel**, opérette de Raynaldo Hahn (Radio 37, 13 h. 20); **Le sang de Danton**, pièce historique en 5 actes de Saint-Georges de Bouhélier, depuis l'Odéon (Paris-P.T.T., Marseille, Grenoble (20 h. 30); **Une femme passa**, pièce de R. Coolus (P.T.T., 14 h.); Retransmission de l'Opéra-Comique (Lille, Toulouse, Limoges, en soirée).

LUNDI. — Festivle Respighi (Radio-Cité, 22 h. 15); Concert symphonique (Lille, Toulouse, Limoges, 20 h. 30); **Un mois à la campagne**, pièce de Tourguenieff (Strasbourg, Rennes, Nice, 20 h. 30); Retransmiss. de l'Opéra (P.T.T., Marseille, Grenoble, soirée).

MARDI. — **Le système du docteur Goudron et du profess. Plume**, d'après Edgar Poe, par R. Desnos, et **Le Médecin malgré lui**, de Molière (Luxembourg, 21 h.); Retransmission de l'Opéra-Comique (Strasbourg, Rennes, Nice, en soirée).

MERCREDI. — Les grandes voix du siècle (Radio-Cité, 21 h.).

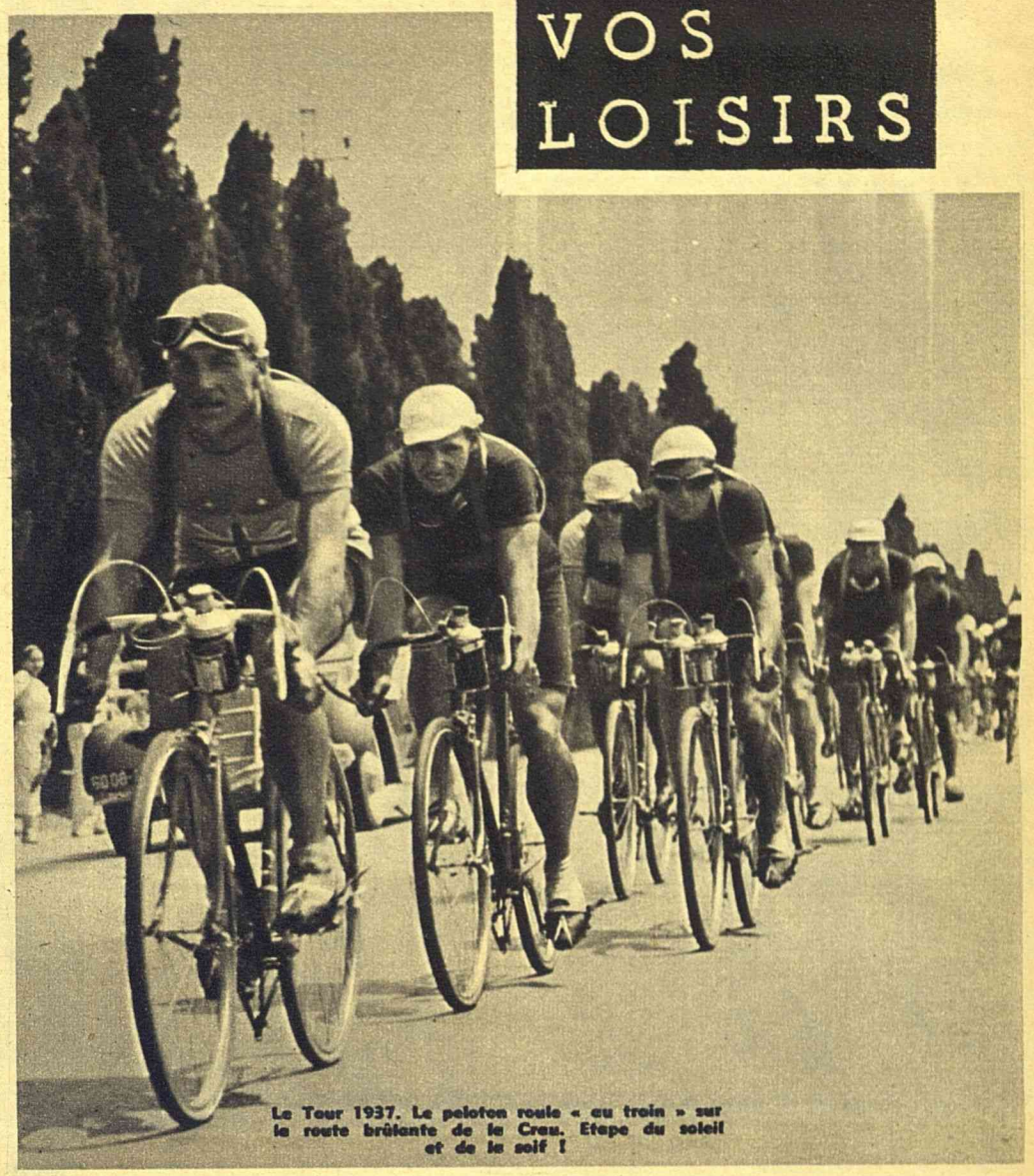
L'AUDITEUR X...

© Archivos Estatales, mecd.es

POUR VOS LOISIRS

SPORTS

LE TOUR de FRANCE



Le Tour 1937. Le peloton roule « au frein » sur la route brûlante de la Crau. Etape du soleil et de la soif !

MARDI prochain, les 96 coureurs désignés par leurs pays respectifs seront au départ du 32e Tour de France. Leur peloton multicolore et tout neuf, en un défilé glorieux, s'en ira lentement par les rues de Paris jusqu'au Vésinet où sera donné, par une vedette charmante qui les aura encouragés, fleuris et peut-être embrassés tous, le signal les invitant à pédaler ferme illico et ce quatre semaines durant. Par les monts et par les plaines ils s'en iront et durant quatre semaines on assistera à la plus grande épreuve cycliste du monde.

Mais voyons un peu comment se présente le Tour, quelles en sont, résumées, les caractéristiques essentielles et par quels hommes il sera couru.

L'ITINERAIRE

Cette année, un grand changement a été apporté : la première étape ne sera pas la dure étape du Nord, mais bien Paris-Caen. C'est qu'on est revenu à l'ancienne formule et l'on « tournera » donc de l'Ouest vers l'Est.

Voici d'ailleurs toutes les étapes, les repos, leurs dates et le kilométrage :

Mardi	5 juillet	Paris-Caen	238	km.
Mercredi	6 —	Caen-Saint-Brieuc	235	—
Jeudi	7 —	Saint-Brieuc-Nantes	239	—
Vendredi	8 —	Nantes-Royan	220	—
Samedi	9 —	Repos à Royan.		
Dimanche	10 —	Royan-Bordeaux	205	—
Lundi	11 —	Bordeaux-Bayonne	223	—
Mardi	12 —	Bayonne-Pau	105	—
Mercredi	13 —	Repos à Pau.		
Jeudi	14 —	Pau-Luchon	194	—
Vendredi	15 —	Repos à Luchon.		
Samedi	16 —	Luchon-Perpignan	259	—
Dimanche	17 —	Perpignan-Montpellier	166	—
Lundi	18 —	Montpellier-Marseille	163	—
Mardi	19 —	Marseille-Cannes	202	—
Mercredi	20 —	Repos à Cannes.		
Jeudi	21 —	Cannes-(Nice)-Digne	283	—
Vendredi	22 —	Digne-Briançon	220	—
Samedi	23 —	Briançon-Aix-les-Bains	311	—
Dimanche	24 —	Repos à Aix-les-Bains.		
Lundi	25 —	Aix-les-Bains-Besançon	187	—
Mardi	26 —	Besançon-Strasbourg	310	—
Mercredi	27 —	Strasbourg-Metz	170	—
Jeudi	28 —	Metz-Reims	181	—
Vendredi	29 —	Repos à Reims.		
Samedi	30 —	Reims-Lille	200	—
Dimanche	31 —	Lille-Paris	270	—

Au total : 21 étapes, 6 jours de repos, 4.200 km. de routes bonnes ou mauvaises. On notera que Royan, Reims sont de nouvelles villes-étapes, que la Bretagne sera largement traversée, le Nord rejoint par Reims (curieuse étape), que la plus longue étape sera Briançon-Aix-les-Bains (311 km.), et la plus courte celle d'avant les Pyrénées, Bayonne-Pau (105 km.).

LES ENGAGES

BELGES : Maès Silvère, Kint Marcel, Vervaecke F., Disseaux Alb., Meulenberg E., Masson Emile, Lowie Jules, Vissers Ed., Neuville F., Hendrickx A., Walschot R., Lauwers C.

ITALIENS : Bartali G., Bergamaschi, Bini Aldo, Mollo Enrico, Servadei G., Rossi Jules, Vicini Mario, Cottur Fabiano, Introzzi A., Martano G., Simonni S., Trogi Nello.

ALLEMANDS : Scheller F., Seidel, Roth Bruno, Hauswald H., Wengler H., Wendel R., Arents J., Schild H., Langhof Paul, Oberbeck W., Heide Karl, Weckerling O.

FRANÇAIS : Magne A., Gallien P., Frechaut J., Mallet A., Laurent A., Jaminet P., Marcaillou S., Naisse G., Cosson V., Speicher G., Maye P., Goasmat J.-M.

ESPAGNOLS : Canardo M., Alzine, Berrendero J., Ramos, Alvarez E., Prior Antoine.

SUISSES : Hehlen P., Pedroli, Egli P., Perret, Besana, Knuti.

HOLLANDAIS : Van Nek P., Hellemans, Schullte G., Dominicus, Middelkamp. Van Schendel A.

LUXEMBOURGEOIS : Clemens M., Majerus J., Neuens, Clemens P., Mersch A., Didier C.

CADETS DE FRANCE : Leducq A., Vietto R., Louviot R., Lesueur R., Ducazeaux S., Galateau F., Tanneveau R., Oubron R., Fontenay J., Yvan M., Passat A., Carini B.

BLEUETS : Le Guevel L., Bernardoni, Puppo H., Deforge A., Goutorbe Jo., Gianello D., Tassin E., Leroy C., Spaperi P., Grimbert G., Lamure L., Bouvet C.

Les Suisses seront associés aux Luxembourgeois, les Espagnols le seront aux Hollandais.

Si les « Bleuets » de France sont véritablement une équipe de jeunes comprenant plusieurs « wolbériens », on se demande si les organisateurs n'ont pas voulu se distraire et rire un bon coup quand ils nous présentent cette étonnante équipe de « cadets » avec, comme chef de file, le vraiment tout jeune André Leducq. « Dédé », le populaire, est, à ce qu'il paraît, dans une forme tout à fait brillante; mais tout de même, comme cadet (Leducq a 34 ans), on peut trouver plus jeune, ne pensez-vous pas ? Cela est très drôle, mais nous promet tout de même de belles batailles et l'équipe des fameux « Cadets » (il fallait bien lui trouver un nom) est tout près de valoir l'équipe nationale, l'équipe de France qui comprend Antonin Magne (34 ans), vainqueur du Tour en 1931 et 1934, 2e en 1936, Goasmat le grimpeur, Speicher, vainqueur en 1933, etc...

Des noms de grands champions émergent de chacune des équipes étrangères et, si nous devions faire un *pronostic*, nous le choisirions finalement entre les : S. Maës, Verwaecke, Bartali, Vicini et nos Magne, Speicher, Marcaillou. Mais ne nous demandez pas maintenant de désigner lequel d'entre eux sera vainqueur. Leur route est trop longue et hérissée de trop de difficultés.

Durant tout le Tour, nous vous raconterons ce qu'ils nous diront aux étapes et sur la route.

Jean ROIRE.

Achetez l'insigne commémoratif du Trentenaire : 2 fr.; émaillé : 3 francs. Remise importante aux clubs. Se renseigner auprès des trésoriers régionaux ou à la F.S.G.T., 51, rue Saint-Georges, à Paris (9e).

EN FRANCE ET DANS LE MONDE

DES PERFORMANCES

ATHLETISME.

◆ Aux Championnats de Paris de la F. S. G. T. les records fédéraux suivants ont été battus :
Longueur : Le Guellec 6 m. 80 (anc. rec. 6 m. 75).
Hauteur : Soleil 1 m. 77 (anc. rec. 1 m. 755).
3.000 m. steeple : Lererdre 10' 3" (anc. rec. 10' 4").
Hauteur dames : Mathiotte 1 m. 42 (anc. rec. 1 m. 40).

◆ A Varsovie par 119 points 1/2 à 91 1/2, nous avons été battus par la Pologne. Seul Joye a réussi pour la France deux belles performances : il a gagné le 400 m. haies en 54" 1/10, et le 400 m. plat en 48" 8/10. Vintousky avec 3 m. 90 et Puyfourcat avec 1 m. 80 ont respectivement remporté la perche et le saut en hauteur.

◆ Le Grand Prix de Paris pédestre a été remporté dans la catégorie seniors par Normand (U. A. I.); chez les Juniors par Lévèque de la F. S. G. T.

◆ A Helsinki le Finlandais Maeki a gagné un 3.000 m. en 8' 22" 2/10.

◆ A Princeton (U. S. A.), Cunningham couvre le mille en 4' 7" 2/10. Rideout bat le record du monde en 3/4 de mille en 3' 0" 4/10 (ancien record par le Belge Mostert 3' 3" 4/10). Meadows saute 4 m. 20 à la perche.

◆ A Stockholm, Berg a lancé le disque à 53 mètres 46, ce qui battrait le record du monde de l'Allemand Schrœder (53 m. 10).

◆ L'Allemand Linnhoff court le 400 m. en 47' 3/10 battant le record d'Allemagne (47' 6/10 par Harbig).

BOXE.

◆ Au Yankee-Stadium de New-York le Champion du Monde Joë Louis met tout juste 2 minutes pour endormir d'un sommeil profond l'Allemand Max Schmeling. Et, dès son réveil, ce dernier de se plaindre d'avoir été battu sur un coup interdit, un certain coup terrible reçu dans les reins. Et les journalistes allemands qui ne savaient comment annoncer à Gœbels l'écrasante défaite ont été bien heureux de la mettre sur le compte du coup en question. On a même parlé de l'empoisonnement du grand Max par les sauvages, les fanatiques partisans du Noir. Il n'empêche que Louis a remporté, le plus honnêtement du monde, la plus indiscutable victoire et nos voisins ne sont pas prêts de l'accepter. Pensez donc ! Le vrai, l'unique champion, le grand Allemand, le beau Max est battu comme un débutant ! Les sauvages !

DES NOUVELLES...

CYCLISME.

◆ Le Championnat de Suisse sur route est gagné par Léo Amberg, celui du Luxembourg par Mathias Clémens, celui de Belgique par l' « outsider » Van Temsche et Middelkamp enlève celui de Hollande.

◆ Morne le Tour d'Allemagne où le leader Schilde réussit, en une seule étape, à prendre jusqu'à 35 minutes au peloton somnolent.

NATATION.

◆ Nakache en grande forme remporte 4 titres de champion de Paris: 100 m. libre en 1' 1" 3/10; 200 m. brasse 2' 54"; le relais 4×200 et le 3×100 3 nages avec le C. N. P.

◆ A Tournai les champions de la F. S. G. T. ont réalisé de belles performances au cours du match France-Belgique : Magnonne battant le record a couvert le 100 m. libre en 1' 4" et Lauly le 200 m. brasse en 2' 55" 4/10 (record battu). Ce dernier temps est parmi les meillurs réalisés en France.

TENNIS.

◆ A Moscou, Henri Cochet bat le champion de Moscou Chistov en 2 sets: 6-3, 6-1.

© Archivos Estatales, mecd.es

ENFANCE dans les T

UNE GRANDE ENQUÊTE de Louis HUILLIER sur LES JEUNES AVEUGLES

Un groupe de fillettes qui se promènent dans la cour. Elles se racontent des histoires. Un visage plein de joie est tourné vers le ciel qu'il ne peut voir.

L'aveugle voit dans l'ombre un monde de [clarté ;
Quand l'œil du corps s'éteint, l'œil de l'es-[prit s'allume.
(Victor Hugo.)

C'ÉTAIT le 24 décembre 1937. Le monde des enfants vivait dans l'attente de Noël, et plus particulièrement la ruche laborieuse des aveugles de l'école Braille, à Saint-Mandé, pour lesquels la direction avait organisé une fête présidée par l'inspecteur primaire.

— Pardon, Monsieur, dit en me bousculant une grande fillette au rire enjoué.

Je m'excuse : c'est une aveugle qui repart pour rejoindre ses compagnes. Un peu plus loin, des garçons s'agitent, courent, vont, viennent dans un monde qui leur semble très accessible.

Il faut vous dire que la directrice et le directeur dévoués de cet établissement pratiquent la coéducation des sexes, qui donne des résultats remarquables.

Le gymnase, dont j'aperçois les agrès, a été transformé, pour la circonstance, en un véritable théâtre, et sur une table sont placés des jeux et des poupées. Le professeur de gymnastique, qui depuis 17 ans prodigue son activité, est l'idole de ce petit monde. Soudain ,le sapin s'allume. Les pauvres yeux s'équarquillent et sourient. Chœurs et chants se succèdent. A l'extrémité du groupe d'exécutants se trouve une petite bonne femme, dont les mains ont quitté celles de sa voisine, pour mimer la chanson. Les élèves jouent même une saynète, évoluant comme des artistes voyants, et la fête se termine par l'exécution d'un hymne à la jeunesse, avec accompagnement de jazz et harmonicas. Les institutrices laïques qui ont préparé cette matinée méritent les plus sincères éloges. Mais, vite les jouets ! C'est le moment le plus pathétique. Aline a choisi une poupée.

— Regardez, Monsieur, comme elle est belle !

Une petite a déjà englouti quelques gâteaux, et tous ces enfants sont ravis.

Les apprentis ont quitté l'atelier pour participer à la fête, tandis que le directeur leur annonce que, dorénavant, une loge sera mise, chaque semaine, à leur disposition, à l'Opéra et à la Comédie-Française. Une jeune fleuriste me parle en termes émus de *Mignon*, tandis qu'un chaisier loue le talent de Julien Bertheau, qu'il a « vu » dans *Fortunio*. Bravo ! Bientôt tous les aveugles auront la place qui leur revient. Tous ne sont pas aussi favorisés; c'est pourquoi j'adresse un vibrant appel aux instituteurs de province qui redouteraient l'inaction de jeunes infortunés, encore abandonnés au village. Il est, tout près de Paris, une maison qui sait les aimer.

L'Institut départemental de Saint-Mandé comporte des enfants d'âge scolaire, de 5 à 13 ans, qui, adolescents, peuvent, s'ils le désirent, séjourner jusqu'à 21 ans et apprendre un métier manuel approprié à leur état. Les moins de 10 ans sont initiés obligatoirement aux travaux de cannage, rempaillage, brosserie, ce qui n'empêche pas la demi-heure quotidienne de piano.

Un petit élève de l'école Braille tout fier d'avoir la croix. Il n'est pas le seul à en être fier, si l'on en juge par le geste de l'institutrice.

Les corbeilles de raphia exposées semblent être fabriquées au centre de l'Afrique, et je trouve surprenants les modèles de glaise confectionnés par les petits : une boîte à musique, des animaux des plus expressifs, voire même un cygne... wagnérien.

Au Cours Supérieur, une institutrice, au moyen d'un jeu de patience, enseigne la géographie. Très intéressé par ce puzzle, je le renverse, maladroitement. Voilà toute la France en morceaux. L'Alsace rejoint les Pyrénées. Comment remettre tout en ordre ? J'avais compté sans l'esprit d'invention de l'institutrice ! En effet, Suzanne, une de ses grandes élèves, a vite fait de refaire la carte de France. Elle reconnaît les provinces par une analogie spéciale. La Normandie est devenue un chat; la Bretagne, un chien; la Champagne, une tour. Et voilà !

Le professeur d'éducation physique tient à me présenter tous ses élèves, petits et grands, auxquels sont familiers sauts et rétablissements au trapèze. Mais la gymnastique atteint le maximum d'attrait chez les jeunes apprentis de 14 à 21 ans. Imaginez ce qu'il a fallu de patience et d'ingéniosité pour dissiper chez un aveugle l'appréhension du danger ! Les exercices de voltige relèvent du miracle...

La cloche sonne. Profitons-en pour visiter les ateliers. Les garçons seront vanniers, chaisiers, rempailleurs, confectionneurs de tapis de corde, et se trouvent séparés de leurs compagnes féminines qui deviendront canneuses ou fleuristes en perles. L'apprentissage terminé, chacun reçoit un pécule et reste à travailler à l'établissement. Bien mieux ! l'Ecole lui offre un séjour... illimité. Le doyen des travailleurs a 62 ans !

En acceptant ce contrat, les aveugles sont assujettis aux lois sociales (40 heures, assurance, congé payé d'un mois) comme leurs camarades voyants.

J'ai eu l'occasion de rencontrer l'un des délégués, qui agit au mieux des intérêts de la collectivité.

— En moyenne, m'a-t-il dit, un ouvrier, qui travaille aux pièces, reçoit environ 500 francs par mois, logé, chauffé, nourri, moyennant cependant... 50 centimes de redevance par repas (potage, plat de viande garni, dessert, vin).

— Les couples sont-ils nombreux ? demandai-je au directeur de cette vaste organisation ouvrière.

— Une trentaine. A mon avis, ce genre d'union n'est pas favorable à la descendance. Tenez ! j'ai dans mes ateliers un ménage aveugle. Sur les 5 enfants, 2 sont voyants et 3 sont aveugles. N'est-ce pas malheureux ? On a constaté que dans les ménages d'aveugles, un enfant sur deux perd la vue vers l'âge de 4 ans.

— Quel effectif compte « Braille » ? demandai-je à la directrice qui veille sur ce monde sans regards avec une sollicitude touchante.

— 60 enfants et environ 320 adultes. Le recrutement est assuré en majeure partie par le département, mais la province fournit aussi des élèves. Ah ! tous ces sujets, voyez-vous, sont des nerveux, de grands nerveux, qu'il faut traiter avec douceur !...

— Le travail des ouvriers est-il rémunérateur ?

— Pas assez. Evidemment, les tapis, les corbeilles à papier, paniers, balais, brosses, sont achetés par les Administrations, mais ne pourriez-vous pas informer le public de nos campagnes et même de Paris qu'il peut s'approvisionner chez nous à meilleur compte que dans le commerce (prix de revient plus 1 franc), et qu'il fera vivre ainsi nos pensionnaires ?

Sur ces entrefaites, je rencontre deux apprentis de 18 ans qui vont à la bibliothèque. Je m'adresse à eux discrètement, car l'aveugle, on le sait, est méfiant et peu communicatif.

— Alors, les amis, c'est demain samedi, repos !

— Oui, et ennui... Ah ! après tout, puis-je vous confier un vœu, me dit l'un... Si vous pouviez nous faire obtenir un autre appareil de T.S.F. ! car, un poste, c'est trop peu, et puis, nous préférons en faire profiter nos compagnes. Est-ce possible ?

— C'est promis !

Je soumets cette suggestion. Parisiens, qui vous débarrassez à vil prix d'un poste, soyez bons ! Adressez-le plutôt à l'Institut des Aveugles de Saint-Mandé.

— Les enfants apprennent-ils le piano ? demandai-je encore.

— Oui, mais les plus doués pour la musique sont dirigés sur l'Institution des Invalides. Tous nos efforts tendent à donner à l'aveugle une profession et du travail...

L'enfant aveugle aime la vie, comme un autre. Fini le temps où cet infirme menait une existence de paria, comme musicien, jongleur, mendiant ! Si, pendant des siècles, la religion a été l'unique refuge des yeux sans regard, aujourd'hui, l'enseignement professionnel a rendu la confiance. La famille élève l'aveugle comme le voyant. Ne vous apitoyez jamais devant un tel sujet, sur son sort : ce serait désastreux.

Au fond, la plupart des voyants se représentent le malheureux aveugle comme un être totalement privé de la vue, et vivant dans une éternelle nuit ; quelle erreur ! A la vérité, la vision normale étant cotée « 1 », il faut considérer comme aveugle celui qui a moins de 1/10 de vision; comme amblyope, celui qui a moins de 4/10 et comme voyant celui dont la vision est supérieure. Eh bien ! il y a néanmoins 2 millions d'aveugles dans le monde et en France 1 pour 1.000 voyants !

C'est à un aveugle de naissance, Louis Braille, que l'on doit l'alphabet formé de points saillants, et par suite une méthode d'éducation.

« Il faut, disait-il, aux aveugles comme à tous les infirmes, un asile, un atelier, afin que, malgré leurs misères, ils assurent leur existence, brisent leurs chaînes et se proclament *libres*. »

◆ ◆

Qu'est devenu l'établissement fondé par Valentin Hauy ?

Puisque l'invitation m'est faite de pouvoir visiter l'Institution, encore réglée par le Ministère de la Santé Publique, profitons-en. On peut dire que tout ce pâté qui longe la rue de Sèvres, le boulevard des Invalides et l'avenue de Saxe porte vraiment le nom de quartier des Aveugles. J'entre et parcours un couloir froid et quelque peu monastique, me dirigeant à la rencontre du très sympathique Surveillant Général.

— Bonjour, M'sieur, s'écrie un enfant en blouse noire.

— Tiens ! les enfants vous reconnaissent facilement.

— Oui, à mon pas. Songez que le directeur n'est jamais confondu avec le surveillant et les professeurs !

— Mais, on joue donc du piano partout ?

Le surveillant général, devinant mon étonnement, répond :

— Nous en avons 80, dont 23 d'études. Vous êtes ici dans un établissement qui façonne surtout des musiciens. Voulez-vous assister à une répétition du concert qui sera diffusé par la Tour ? Regardez !

Je pénètre dans la salle des fêtes dont le plateau est occupé par un orchestre mixte exécutant un *Nocturne* de Fauré. Le chef, assis près d'un pupitre, parcourt des doigts la partition écrite en « Braille ». Par moments, il frappe et rectifie un mouvement. Tous les visages sont tendus et semblent braver l'irréel.

— Voyez ce jeune homme assis à l'orgue. C'est un Premier Prix de Conservatoire 1936.

— Mais, je vois de bien petits exécutants !

— Ce sont les plus aptes. Les meilleurs sujets seuls sont exercés aux instruments à cordes.

— Sont-ils tous doués ?

— Ne croyez pas que la cécité crée le don. Rien de plus faux. D'ailleurs, si l'élite est préparée à la profession d'organiste ou de professeur, d'autres seront accordeurs de piano, ou traîneront une existence pénible, à moins de pratiquer une profession manuelle, ce qui n'est pas le cas ici. Pendant 10 ans que dure la scolarité, l'aveugle musicien est exercé en vue d'une concurrence redoutable. Obligé d'apprendre par cœur, il a besoin d'une mémoire exercée.

© Archivos Estatales, mecd.es

TENEBRES

— A quel âge prenez-vous les enfants ?
— Vers 8 ans. Venez les voir, c'est intéressant.

Et me voici chez les petits. Le professeur est aveugle lui-même. Ce recrutement a ses adeptes et ses détracteurs. Pour l'instant, les doigts des élèves travaillent à introduire de petits rivets dans des trous pratiqués par groupes de six sur une planchette. Voici un as qui lit « Nous parlons ».

Je visite ensuite des classes plus avancées, où je rencontre un assez grand nombre d'amblyopes occupés à l'étude du cours de la Loire. Les yeux qui s'éteignent sourient comme dans un rêve éloigné... Ailleurs, ce sont des calculateurs qui se servent de petits cubes portant sur chaque face l'un des 10 chiffres. Et pendant ce temps, un petit blond est tranquillement endormi, le doigt figé sur le cours du Rhin. Personne ne le réveillera !...

Soudain, la cloche retentit. C'est le signal de la récréation. Ah ! je vous assure que le plaisir du jeu est le même partout; cependant, ici, les enfants se contentent de se promener en bavardant et en chantant. Ce sont des ruraux, plus craintifs et moins expansifs que les citadins.

Dans l'autre partie du bâtiment, les fillettes chantonnent également. Plusieurs se destinent à la musique, mais beaucoup fabriquent des couronnes de perles ; quelques-unes tissent adroitement.

(*Voir suite page* 22.)

Un petit enfant lit une histoire écrite en caractères Braille. Tout le monde enchanté des fables ou des contes naît sous ses doigts.

Qu'est-ce qu'un château féodal ? L'un des enfants palpe la maquette du château de Vincennes, ses ponts-levis et ses donjons, tandis que ses camarades prennent au poinçon des notes en Braille.

C'est la récréation. Les plus calmes se promènent, tandis que les turbulents courent, jouent à la biche ou à chat sans jamais se soucier des arbres de la cour qu'ils savent si bien éviter.

Finie la récréation. Par petits groupes, toujours en se tenant, les élèves regagnent les classes. Pas de danger qu'ils manquent les marches de l'escalier.

Une jeune fille qui travaille aux fleurs en perles. On remarque devant elle sur la table, un double décimètre en relief.

© Archivos Estatales, mecd.es

CHAPEAUX

Petits conseils

Vous avez envie de ne pas sortir nu-tête et pourtant vous ne voulez pas de chapeau. Que faire ? Vous avez la patience de prendre une pointe en tulle de soie que vous avez garnie de paillettes d'or et d'argent. Vous la fixez sur votre tête avec des épingles à cheveux et vous avez une coiffure charmante.

◆

Vous aviez l'année dernière une robe courte en mousseline de soie noire et vous avez envie d'en faire une robe longue; mettez dans le bas un haut morceau de taffetas ou de faille noire à la longueur que vous voulez obtenir. Vous ferez le haut de votre corsage avec une incrustation de faille qui emboîtera vos épaules, et vous aurez une large ceinture en faille se terminant par un gros nœud. Si vous aimez les manches, faites-vous des petites manches montées avec des pinces, également en faille.

◆

Vous pouvez facilement modifier l'aspect de votre robe noire en mettant, soit des fleurs de couleur, soit des rubans fantaisie; il en existe cette saison de très variés, brodés, peints ou garnis d'inscrustations. Vous pouvez les porter en guise de ceinture, en nœud sur l'épaule, ou en faire des cols et des petits poignets.

◆

Vous aviez de vieilles appliques en bronze doré, elles sont démodées, peignez-les d'une couche de peinture blanc mat et vous aurez de nouvelles appliques. Si vous mettez des bougies mettez-les en couleur, si elles marchent à l'électricité elles feront plus d'effet en opaline de couleurs.

GRAND CHAPEAU DE PAILLE BLANC. SUR LA CALOTTE, UN BOUQUET DE FLEURS EN PIQUE; LES TIGES SONT EN VELOURS NOIR AINSI QUE LA BRIDE.

CHAPEAU EN GROSSE PAILLE NOIRE, RELEVE DERRIERE. UN GRAND NŒUD SUR LA CALOTTE, EN GROS GRAIN NOIR BORDE DE BLANC.

CHAPEAU BLEU MARINE. LA CALOTTE EST HAUTE, LES BORDS LARGES. LARGE NŒUD BLANC.

A GAUCHE : PAILLASSON NATUREL GARNI DE GROS GRAIN VERT. FLEURS FANTAISIES. VOILETTE NOIRE.

Louise BOURBON.

(Photo Juliette Lasserre.)

© Archivos Estatales, mecd.es

X D'ÉTÉ

LE seul de nos vêtements qui ne supporte pas d'être démodé, c'est le chapeau. Lorsque nous retrouvons d'anciennes photographies d'il y a quelques années, la robe fait parfois un effet encore possible, mais le chapeau prête toujours à rire et l'on croit avec peine que l'on a pu porter un pareil chapeau. Cela vient sans doute de ce que la mode des chapeaux est toujours exagérée. Elle est souvent difficile à porter. Les modistes s'ingénient à trouver chaque saison des idées nouvelles, à nous de savoir nous en servir d'après notre âge et notre physique. Il y a peu de femmes pas très jeunes qui sont embellies par un chapeau très excentrique. Le chapeau doit être en rapport avec l'ovale du visage, le coloris des cheveux et celui des yeux; il doit être en proportion avec notre taille; un chapeau haut, contrairement à ce que l'on pourrait croire, rapetisse une femme au lieu de la grandir, un bord très large ne lui convient pas non plus.

Cet été les chapeaux sont fleuris ou avec des rubans clairs, un rose mauve semble le colori en vogue, des pailles bis, « naturel » et de minuscules chapeaux sur le côté de la tête et relevés par derrière, afn de ne pas abîmer cette fameuse coiffure en hauteur, des chapeaux si petits qu'on a l'air d'avoir mis le vieux chapeau de sa poupée d'antan, que l'on aurait arrangé pour s'amuser.

Madame, ne faites pas de faute de goût et n'ayez pas à subir cet affront. Monsieur pourrait vous dire, en vous regardant avec affection : « Enlève ton chapeau. » Cela voudrait évidemment dire que vous vous êtes trompée et que votre chapeau vous enlaidit au lieu de vous embellir.

ROUGE-GORGE.

EN HAUT : CLOCHE EN PAILLE FANTAISIE COULEUR PAIN BRULE, GARNIE DE GROS GRAIN ET BLEUETS.

Louise BOURBON.

(Photo Juliette Lasserre.)

EN BAS : PAILLE FANTAISIE, PAIN BRULE, GARNIE DE PLUMES ET D'UN RUBAN DE VELOURS NOIR.

Louise BOURBON.

(Photo Juliette Lasserre.)

Bon appétit !

VOICI l'époque où il est le plus agréable de manger des œufs, car il est des façons de les accommoder qui réveillent l'appétit que la chaleur éteint.

ŒUFS ROSES

Faites des œufs pochés à l'avance, assez cuits. Pressez une tomate Récoltez le jus et la pulpe. Prenez deux cuillerées à bouche de crème très épaisse. Eclaircissez-la avec deux cuillerées de votre jus de tomate. Salez. Poivrez. Posez sur vos œufs deux feuilles d'estragon frais et nappez-les de la sauce. Servez aussi froid que possible.

OMELETTE VOLAGE

Cuire au court-bouillon des artichauts. Prenez les fonds (les feuilles vous serviront comme hors-d'œuvre avec une vinaigrette). Coupez-les en tranches. Passez-les au beurre. Salez. Poivrez. Puis garnissez-en une omelette comme vous feriez avec des champignons, une fois les œufs battus dans la poêle. Servez-la cuite à point et légèrement baveuse.

ŒUFS AUX ŒUFS

Faites durcir des œufs, coupez-les en deux, sens longueur. Récoltez le jaune. Passez-le au tamis. Mettez-le dans une terrine. Ajoutez même quantité de beurre et pilez bien à fond. Cassez deux œufs entiers, sel, poivre, persil haché, une pointe de muscade (si l'on aime). Bien mélanger. Garnissez les blancs de cette farce et étalez le reste dans le fond d'un plat allant au four. Posez les œufs garnis sur la couche de farce et arrosez de beurre fondu. Mettez à four chaud quelques minutes pour qu'ils prennent une légère couleur et servez à part une sauce de tomates fraîches très réduite.

SAINTE-ZITE.

SECCOTINE COLLE TOUT MÊME LE FER

© Archivos Estatales, mecd.es

ENFANCE dans les TÉNÈBRES

(*Suite de la page* 19.)

Combien de jeunes gens sont férus de littérature et de poésie ! J'ai lu, traduit en langage usuel, le devoir d'un grand élève de 16 ans, qui avait traité le sujet suivant :

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? »

Je ne puis m'empêcher de reproduire cet émouvant passage :

« J'ai été revoir, il y a quelques années, le village où je fus élevé. C'est une source infinie de souvenirs. Mon cœur se serrait à la vue de toutes ces belles choses, maintenant perdues : un vieux banc vermoulu, la tonnelle sous les arbres, la vieille maison où se créaient mes premiers rêves... Ce fut un des plus beaux jours de ma vie. »

.....

J'ai interrogé des fils de paysans, un vigneron qui rayonne à l'idée que ses parents ont fait 100 hectolitres de vin; un Breton, qui, en vacances, aime à taquiner « la sardine ». Presque tous préfèrent néanmoins, rentrer. Malgré des avis partagés, il apparaît que l'aveugle est gai lorsqu'il vit avec ses camarades d'infortune, mais, en famille, alors que les voyants vont aux champs, il est désespérément seul et aspire à rejoindre l'école. Pendant les vacances de Pâques, la plupart ont joué d'un instrument.

— As-tu répété le passage du Concerto que tu travaillais en décembre ?

— Oh ! pas du tout, M'sieur. J'ai joué « Tout va très bien, Madame la Marquise », oui, sur l'harmonium. Et puis, je connais le répertoire de « Maurice ».

Le petit bonhomme, qui ne voit pas ma surprise, fredonne « Ma pomme », après l'avoir, dit-il, écouté à la radio.

Trois élèves sur 100, environ, qui n'ont ni parents, ni correspondants, sont restés à l'école pendant le congé de Pâques, mais le directeur a tout prévu. Actuellement, des jeux ont été construits à l'usage de ces infirmes. Voici dans un meuble un jeu de dames dont les pions blancs sont surmontés au centre d'une petite boule; des dominos dont les points émergent en relief; des figures d'échecs rasées, invention américaine; des « diablotins » adaptés, etc...

Ah ! il faut les entendre, ces déshérités, le dimanche :

— Donnez-nous, Monsieur, à la T.S.F., le match Strasbourg-Sochaux ! L'un d'eux, 14 ans, m'a récité, sans sourciller, le classement du Tour de France et la composition de l'équipe du Racing. On ne peut pas se douter de l'attrait qu'exerce la rubrique sportive sur ces imaginations inassouvies. Il est vrai que quelques-uns ont vu, et il pouvait être intéressant de les interroger à ce sujet.

C'est ainsi qu'un sujet de 14 ans me fut présenté. A la suite d'une encéphalite léthargique, guérie par intervention d'une trépanation, l'enfant perdit la vue à 11 ans. J'essayai de confronter les souvenirs du voyant avec ses impressions du présent. Or, l'aveugle demeure et demeurera toujours impénétrable. Je sais bien que la psychologie de celui qui perd la vue soudainement est tout autre que celle de l'individu qui l'a perdue depuis longtemps et qui a fait le tour de son infirmité. Mais aucun ne veut être plaint. La protection pour l'aveugle, c'est l'entrave, une diminution qui l'humilie. Donc, notre sujet de 14 ans se rappelle la physionomie de son père; il a conservé la mémoire de son maître, de ses camarades, mais ces souvenirs s'affaiblissent peu à peu. Le passé est mort.

— Je ne me rappelle plus le dernier jour de classe, avoue notre garçon, avec une candeur imperturbable. *Le passé ne m'intéresse plus.* D'ailleurs, ma mémoire n'a jamais été fidèle. Si je me suis adapté à la méthode Braille, c'est parce qu'il faut vivre, n'est-ce pas, vivre...

Et, se tournant vers moi, le surveillant général ajoute, car c'est un observateur profond et un organisateur du progrès :

— Si je vous disais que la sensibilité est souvent émoussée chez nos sujets ! Ainsi, j'ai eu récemment la désagréable mission d'informer l'un d'eux de la mort brutale de son père, qu'il aimait par dessus tout. Eh bien ! croyez-moi, l'enfant a enregistré la nouvelle sans une larme, avec tout au plus un rictus mal dissimulé. Peut-être, et je le crois, la réaction était-elle intérieure ! Par contre, venez voir à l'infirmerie ce gentil amblyope auquel le docteur a rendu la vue...

Se soulevant de son lit, l'opéré me crie ces mots, doux à l'oreille :

— Oh ! Monsieur, je suis heureux, je vois, je vois !

Et, quittant la chambre obscure, j'entendis des sanglots.

A ce propos, une rédaction fut donnée, un jour, à des adultes aveugles qui se trouvaient réunis pour une fête :

« *Si vous deviez recommencer votre vie, désireriez-vous être voyant ou aveugle ?* »

Les avis furent partagés. Un infirme de naissance, ignorant toute la poésie de la lumière, désirait reprendre l'existence aveugle. Je ne serais pas éloigné de penser, comme un sociologue contemporain, que les anormaux sont, en somme, les voyants.

D'autres exposaient avec force leur dépit de n'avoir jamais connu les yeux de leur mère.

◆ ◆

La cécité est un problème qui intéresse tout l'univers. C'est ce qui explique le développement intensif des établissements spéciaux en Angleterre, en Egypte, en Espagne et surtout aux Etats-Unis, où les blessés de la vue sont entraînés à des courses à pied, par relais, à des exercices rythmiques, à la réception et la transmission de messages radiophoniques.

Nos Colonies connaissent aussi les aveugles. Les enfants du Niger contractent facilement l'ophtalmie quand le vent d'est ne véhicule pas la conjonctivite. Enfin, l'implacable soleil brûle les paupières. Malgré tout, à cette question posée dans une école de Maradi :

« Quelle est l'infirmité qui te paraît la plus terrible ? »

Trois enfants sur 21 ont répondu : « la perte de mes yeux ! » La privation d'un membre leur paraît plus redoutable.

Au Dahomey, sur les plateaux plus secs, aucun enfant aveugle ! On remarque même des yeux larges et fendus, adorables d'ingénuité et de tendresse, d'où s'échappe une douceur compatissante, sans mièvrerie, un sentiment d'union, de collectivité aimante.

Je me permets de citer le témoignage d'un instituteur dahoméen, Paul Hazoumé, écrivain remarquable, auteur de cet ouvrage récent : « Doguicimi ». Et je ne puis résister à l'idée de reproduire une anecdote savoureuse recueillie de sa bouche, et digne de figurer dans une anthologie méridionale.

« Dans les environs d'Abomey vivaient deux jeunes aveugles, fort malheureux, par suite des exigences du fisc. Les aumônes ne rapportaient plus.

— La charité f... le camp, s'écriaient-ils chaque jour. Quittons cette vie pour nous jeter à l'eau, dès demain matin !

C'est entendu. Le lendemain matin, l'un d'eux, prévoyant, a soin de se munir d'une motte de terre durcie. Les voici qui arrivent à tâtons sur le bord du marigot.

— Qui se noie le premier ?

— Moi ! répond le plus malin !

Et, ce disant, il jette violemment sa motte de terre dans l'eau bourbeuse, ce qui ressemblait, à n'en pas douter, à la chute d'un corps.

Quelques secondes après, l'autre aveugle, attentif, murmure :

— Tiens, j'ai beau écouter, je n'entends pas les soubresauts d'un homme qui se noie. Il me semble que je me débattrais davantage !

Et, s'élançant à son tour, il commence à agiter un bâton, circulairement.

— Aïe ! aïe ! aïe !

Le bâton a rencontré la face du camarade resté tranquillement sur la berge. L'autre se ressaisit :

— Eh bien ! quoi ! tu ne t'es donc pas jeté à la flotte ?

Tout penaud : « Non, j'ai pas osé. Je ne me sens pas bien ! »

— Moi non plus ! Mieux vaut souffrir que mourrir ! Allons porter quelques grains de mil au percepteur, veux-tu ?

Et, rencontrant une femme dahoméenne, ils tendirent l'escarcelle, en psalmodiant :

— Merci pour aujourd'hui, merci pour demain !...

◆ ◆

Avant tout, protégeons nos petits des risques de la cécité. Que, dans les usines, nos camarades apprennent chaque jour à mieux préserver leurs yeux, et demandent des améliorations d'hygiène ! Les causes climatiques de cette infirmité, comparées à celles des Colonies, sont minimes en France, mais songeons aux funestes effets de l'éclairage direct intensif, à l'existence des poussières, des fumées piquantes produites par de mauvais combustibles, à la saleté des taudis !

Que la lutte contre les maladies contagieuses de l'enfance soit menée hardiment ! Ainsi diminueront les maladies de la vue.

Que, dans chaque village, le petit aveugle ne soit plus « l'innocent » que l'on abandonne, mais l'être cher qu'il faut affectionner et entourer davantage de tendresse, en l'instruisant de son rôle d'homme.

« Sans les yeux, écrit Villey, le cœur peut battre de tous les sentiments humains; l'intelligence peut être baignée de lumière. La société doit assurer à l'aveugle une aide inhérente à sa nature, des conditions de vie acceptable, de vie libre, heureuse. »

Louis HUILLIER.

Pour vos loisirs

PROFITEZ DES BILLETS

"BON DIMANCHE"

Aller et retour
A PRIX TRES REDUITS
VALABLES dimanches et jours fériés
DELIVRES toute l'année

- **DE Paris-Versailles et des gares du département de la Seine.**
- **POUR toutes les gares situées dans un rayon de** 100 km. autour de PARIS (sens Banlieue-Paris et vice-versa)

6 ZONES 6 PRIX
de 8 à 30 fr. en 3e classe
de 12 à 40 fr. en 2e classe

ENFANTS DE 4 A 10 ANS
MOITIE DE CES PRIX

LE RETOUR est possible
D'UNE GARE QUELCONQUE

- **de la zone d'arrivée**
- **d'une zone plus rapprochée**
- **ou d'une zone plus éloignée.**

(moyennant supplément)

Demandez
Les Documents spéciaux
sur les billets « BON DIMANCHE »
dans les gares et agences de la
SOCIETE NATIONALE
DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

S. N. C. F.

regards-tourisme

est à votre entière disposition pour tous renseignements concernant

les voyages, excursions, spectacles
et **l'organisation de vos vacances**

Dites-le à vos amis,
vous leur rendrez service !

Venez nous voir ou écrivez-nous à
« Regards-Tourisme »
53, rue de Chabrol, Paris-Xe

	Séjours de 7 jours	14 jours	19 jours
MER			
Fécamp (S.-Inf.)	295	531	686
Nice (en autocar Delages)	800	1.070	1.340
Berck (P.-d.-C.)	301	546	706
Le Crotoy (Somme)	285	513	663
St-Pair-sur-Mer (Manche)	330	560	709
Saint-Malo (I.-et-V.)	415	722	919
Dinard (I.-et-V.)	423	730	926
St-Georges-de-Didonne (Royan)	413	662	821
Biarritz (B.-P.)	536	828	975
Banyuls (P.-O.)	599	901	1.052
Argelès-s.-Mer (P.-O.)	595	897	1.047
Nice	622	929	1.075
Menton	631	938	1.084
Deauville-Trouville	363	672	875
Fécamp	295	531	686
MONTAGNE Campagne			
Font-Romeu (P.-O.)	626	929	1.079
Chamonix (H.-S.)	537	849	1.005
Chanay (Ain)	410	643	791
Strasbourg (B.-R.)	487	832	1.055
Vichy (Allier)	422	724	921

Tous les prix comprennent : le voyage aller et retour, le séjour complet (repas, boisson, chambre), le service et la taxe de séjour.
Réductions importantes sur les excursions locales
Nous consulter pour : Erquy, Prats-de-Mollo, Lourdes, La Bresse, Wildenstein, Marseille, Barjols, Ax-les-Thermes, Ussat-les-Bains, République d'Andorre, forfait-cure à Vichy, Le Tréport, Quimperlé, Douarnenez, Benodet, Le Chiagate, Carnac, etc.
Renseignements et inscriptions à REGARDS-TOURISME, 53, rue de Chabrol, Paris (10e).

Pour conserver intactes vos collections de "REGARDS" nous pouvons mettre à la disposition de nos lecteurs une forte reliure mobile pour 26 numéros (6 mois) au prix de **15 francs.**

Nous adresser le montant des reliures demandées en utilisant notre compte chèque postal Paris 1715-54. Il ne pourra être répondu à aucune demande non accompagnée du paiement.

regards

ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

3 mois: 18 fr. - 6 mois: 32 fr.
Un an : 58 fr.

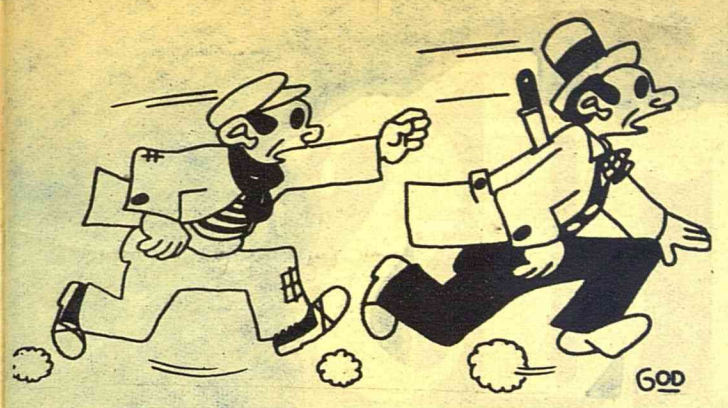
Pays de l'Union postale :
6 mois: 42 fr. - Un an: 78 fr.
Autres pays :
6 mois: 54 fr. - Un an: 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

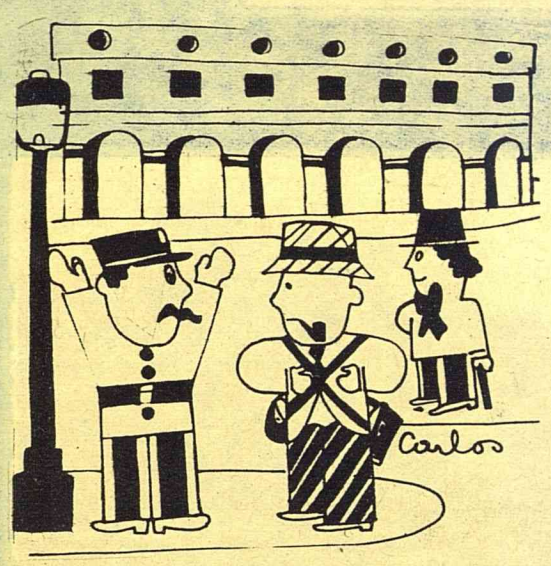
RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
53, RUE DE CHABROL, PARIS - Xe
Téléphone : TAITBOUT 56-87
Chèque postal : PARIS 1715-54

© Archivos Estatales, mecd.es

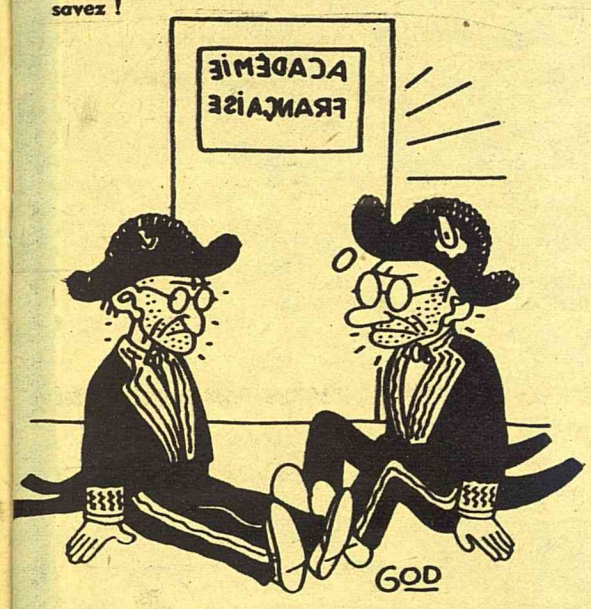
HUMOUR



— Mon couteau ! ! !

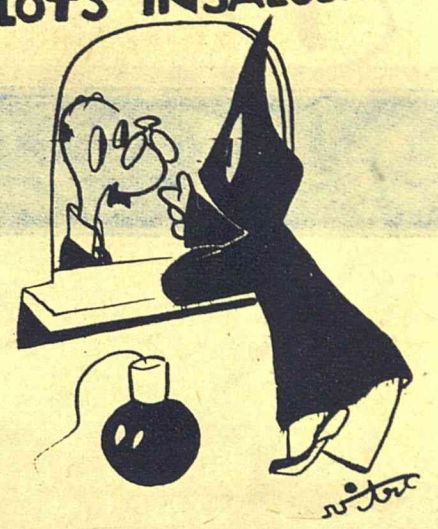


— La Maison de Molière ?
— Mais, Monsieur, il y a des tas de Molière à Paris!... et qu'ils habitent un peu partout, vous savez !



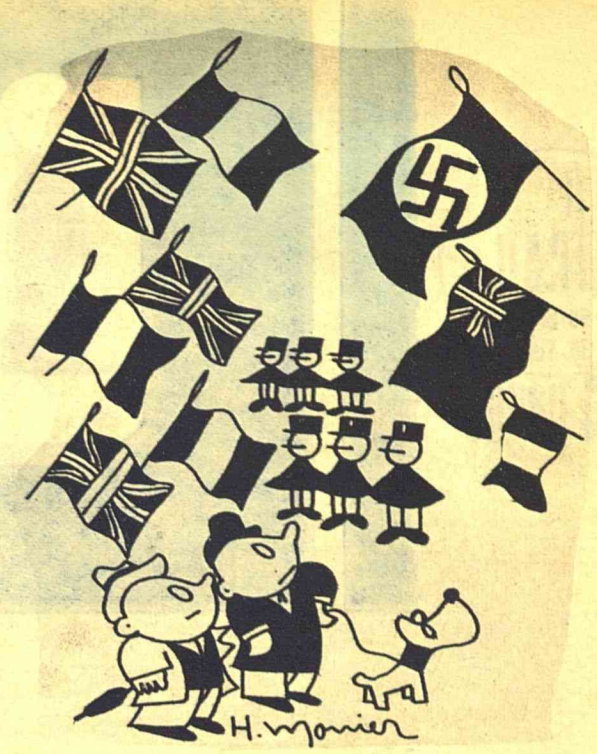
— Quelle fichue idée il a eue, ce Pierre Dac, de réclamer un poil de barbe d'académicien pour sa course au trésor !

DÉMOLITION DES ÎLOTS INSALUBRES



EN TOUS GENRES...
— Et vous savez, j'ai de sérieuses références !...

— Le désespéré...



FAUSSE NOTE
— Tiens !... M. Flandin habite le quartier ?

— L'opium est somnifère ! dès que vous en avez fumé, vous tombez dans les bras de Morphine !...

MAUVAISE VOLONTÉ

Personnages : M. Torchebœuf.

L'Employé.

◆

La scène représente le hall d'une petite gare campagnarde.

Aux murs, des affiches, délavées par le temps, exhibent des plages cacamerdoies, ou viennent mourir des océans verd tres, frangés de gris; des dunes qui auraient grand besoin d'un coup de balai; des forêts où l'on doit rencontrer des araignées ; des villes qui ignorent l'art du ravalement.

Une bascule surmontée d'un cadran sans aiguille, semble une trappe fermant les oubliettes, dans la salle d'un château abandonné.

Un « avis au public », englué de crasse, s'est tû pour toujours ; un « horaire des trains » n'a pas été renouvelé depuis l'inauguration de la ligne ; un « retards probables », découragé par une besogne écrasante, a compris, depuis longtemps, la vanité de sa tâche.

M. TORCHEBŒUF (le nez au guichet). — Un aller et retour, troisième, pour Outreboufre...

L'EMPLOYE. — Je vais voir s'il en reste. (Il disparaît. Un temps. Il reparaît. Vous avez bien dit pour Outreboufre ?

M. TORCHEBŒUF. — Oui, pour Outreboufre !

L'EMPLOYE. — C'est embêtant, vous ne préférez pas aller à Barbapoil ? Je n'ai plus de billets pour Outreboufre, mais j'en ai encore un stock pour Barbapoil, et je voudrais bien le liquider...

M. TORCHEBŒUF. — Ça ne fait pas du tout mon affaire !

L'EMPLOYE. — Vous avez vraiment besoin d'aller à Outreboufre ?... Barbapoil est beaucoup plus agréable, cependant !

M. TORCHEBŒUF. — C'est impossible, mais je suis attendu à Outreboufre pour l'enterrement de la tante Cunégonde...

L'EMPLOYE. — Bah ! Ils l'enterreront bien sans vous, la tante Cunégonde !... Allez donc à Barbapoil, allez !

M. TORCHEBŒUF. — Mais non, je vous assure ! Il faut absolument que j'aille à Outreboufre.

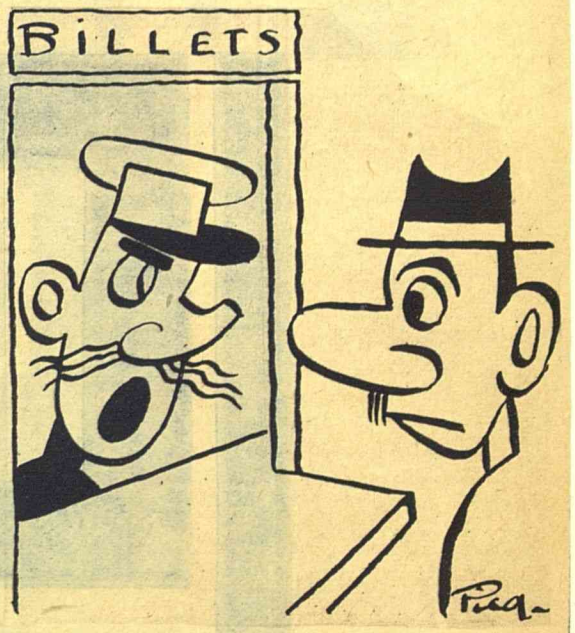
L'EMPLOYE. — C'est bizarre, cet entêtement ! Puisque je vous dit que Barbapoil est beaucoup mieux !... (avec un clin d'œil significatif). Allez donc à Barbapoil, je vais vous donner une adresse, vous direz que vous venez de ma part, je vous assure que vous ne le regretterez pas !... (il le bourre de coups de poings dans le ventre, accompagnés d'une mimique particulière, signifiant : « Vas-y donc, vieux cochon ! ».

M. TORCHEBŒUF. — Vous êtes rigolo vous ! Puisque je vous répète que je vais enterrer...

L'EMPLOYE (*sèchement*). — Oui, vous y mettez de la mauvaise volonté ! C'est bon, je vais vous faire un billet pour Outreboufre !... Mais avouez que notre tâche serait rudement compliquée, à nous autres employés, si tous les voyageurs étaient aussi exigeants que vous !...

Le rideau tombe en maugréant.

PICQ.



Le Gérant : SAINT-DIZIER. *Travail exécuté au tarif syndical par des ouvriers syndiqués.* Printed in France. Imprimerie MARÉCHAL, Paris.

© Archivos Estatales, mecd.es

1 Fr. 50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

regards

Les CHEVALIERS de l'ARC

Un reportage de G. SADOUL et H. CARTIER

Dans ce numéro : **ENFANCE dans les TÉNÈBRES**

par Louis HUILLIER

© Archivos Estatales, mecd.es
ARCHIVOS ESTATALES